This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SIGILLVM GEO W NICHOLS
ASPETTA

~~NS. 27 EE. 15~~

TAYLOR INSTITUTION

DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

TNR 6566

~~A/Q 150 A.1~~

POESIE

FACECIEUSE

RARETÉS BIBLIOGRAPHIQUES

TIRAGE A CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

96 sur papier de Hollande
et 4 sur Chine
plus, deux sur peau vélin.

N° 69.

GENÈVE. — IMPRIMERIE A. BLANCHARD.

RECUEIL DE VRAYE

POESIE FRANÇOISE

IMPRIMÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS
EN 1544, AVEC PRIVILÉGE DU ROY, ET RÉIMPRIMÉ
A LYON PAR BENOIT RIGAUD, EN 1559, SOUS LE TITRE:

POESIE FACECIEUSE

Réimpression textuelle, augmentée d'une
Notice bibliographique

par M. PAUL LACROIX

GENÈVE
CHEZ J. GAY ET FILS, ÉDITEURS

1869

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 JUN 1960
OF OXFORD
LIBRARY

NOTICE

SUR LA

POESIE FACECIEUSE

Ce petit volume in-16 de 80 pages, imprimé à Lyon, par Benoist Rigaud, est la quatrième édition d'un Recueil publié pour la première fois à Paris, quatorze ans auparavant, sous un titre différent :

Recueil de vraye Poesie Françoise, prinse de plusieurs Poetes, les plus excellentz de ce regne. Avec privilege du Roy pour cinq ans. 1544. *De l'imprimerie de Denys Janot, imprimeur du Roy, en langue françoyse, et libraire juré de l'Université de Paris. On les vend au Palais, en la gallerie par où l'on va à la Chancellerie, es bouticques de Jan Longis et Vincent Sertenas, libraires.* Petit in-8 de 56 feuill. non chiffr., signé : A—G. iiij, caractères italiques, avec fig. sur bois.

Cette jolie édition fut suivie de trois autres,

à l'expiration du privilége de cinq ans accordé à Denys Janot; l'une publiée à Lyon, chez Jean Temporal, en 1550; l'autre à Paris, chez la Ve de François Regnault, 1555, in-16. C'est la troisième (*Lyon, Benoist Rigaud*, 1559, in-16) que nous avons cru devoir reproduire. Il est étrange que ce Recueil, dont quatre éditions avaient consacré le succès, ne soit pas cité dans les *Bibliotheques françoises* de La Croix du Maine et de Du Verdier.

On ignore quel est l'éditeur de ce Recueil, qui s'annonce comme emprunté aux *Poetes les plus excellents de ce regne* et qui est composé, pour la plus grande partie, de pièces inédites ou nouvellement imprimées de Clément Marot. Beaucoup de ces pièces n'avaient pas encore été recueillies par Clément Marot lui-même dans la première édition complète de ses œuvres, qu'il venait de faire paraître, à Lyon, *à l'enseigne du Rocher*, 1544, 3 part. en 1 vol. in-8. Nous ne pouvons aujourd'hui apprécier les motifs qui l'empêchèrent de les admettre dans cette édition.

Quoi qu'il en soit, un ami qui les possédait manuscrites et qui les avait rassemblées probablement à la cour où elles couraient de bouche en bouche, se crut autorisé à les mettre au jour, sans en nommer l'auteur, que tout le monde devait reconnaître à la lecture de ses

vers. Le nom de Clément Marot se montre seulement deux ou trois fois, au commencement du Recueil et dans le courant du volume. C'en était assez pour attirer l'attention et piquer la curiosité des amateurs de *vraie poesie* française.

L'éditeur, néanmoins, pour justifier le titre qu'il avait adopté, a glissé dans son Recueil quelques pièces qui n'étaient pas de Clément Marot, et il a même fait figurer plusieurs noms à côté de celui du prince des poëtes contemporains. Le nom de St-Gelais ne se trouve pas dans la première édition, où l'on ne rencontre que les noms de l'*éleu* Macault, du seigneur des Essars et de Ste-Marthe, tous trois amis de Marot. Nous sommes tenté de chercher, entre ces trois poëtes, l'éditeur du *Recueil de vraye poesie françoyse*, et nous nous arrêtons de préférence à Nicolas de Herberay, seigneur des Essars, qui est moins connu par ses poésies que par ses traductions en prose de divers ouvrages espagnols et notamment des premiers livres de l'Amadis.

Le seigneur des Essars est représenté dans le *Recueil de vraye poesie françoyse* par une Généalogie des Rois de France, en vers, et la dernière édition publiée sous le titre de *Poesie facecieuse*, se termine par un *Envoy de Saint-Gelais, au seigneur des Essars*. Cette pièce finale nous semble être le cachet de l'éditeur. Le sei-

gneur des Essars, gentilhomme picard, commissaire ordinaire de l'artillerie du Roi, était un personnage riche et puissant; Clément Marot avait eu, sans doute, souvent recours à son appui et à sa bourse; il se tint donc pour très-honoré d'avoir un pareil éditeur, et il ne cria point au plagiaire.

Le *Recueil de vraye poesie françoise* contenait un certain nombre de pièces libres, que Clément Marot avait rejetées de ses œuvres, quoique la pruderie n'eût pas encore affadi les poëtes de cour. L'éditeur, quel qu'il fût, avait eu la précaution de mettre à couvert ces épigrammes un peu licencieuses, sous un beau privilége du Roi qui servira probablement à les protéger encore à plus de trois siècles de distance.

« Il est permis par lettres patentes du Roy, nostre sire, à Denys Janot, imprimeur en langue françoise dudit Seigneur: imprimer ce present livre, intitulé le Recueil de poesie Françoyse. Et defenses faites par ledit Seigneur, à tous libraires, imprimeurs et autres de ce royaulme, n'imprimer ou faire imprimer ledit livre jusques à cinq ans finis et incluz, commençant du jour où ledit livre sera achevé d'imprimer, sur les peines de confiscation des livres par eulx imprimez, et d'amende arbitraire et aultres peines, comme plus à plein est contenu en ses lettres de privilege, données à Paris le

xiiᵉ jour d'apvril, mil cinq cents quarante et trois. Signées sur le reply, de par le Roy, Bayard; et scellées sa double queue du grand scel dudit Seigneur. »

Voilà comment François Iᵉʳ a mérité d'être surnommé le protecteur et le restaurateur des lettres. Il délivrait aux imprimeurs et aux libraires des lettres patentes de privilége, scellées de son grand scel, pour que les œuvres de l'esprit fussent, pour ainsi dire, sacrées et inviolables.

Dans la première édition du *Recueil de vraye poesie françoyse*, la plupart des pièces sont précédées d'un astérisque qui n'a pas été conservé dans les éditions suivantes. Nous croyons que cet astérisque désigne les pièces de Clément Marot, ou du moins celles qu'on lui attribuait et dont la plupart ont été imprimées depuis dans ses œuvres.

Quelques pièces ont été supprimées dans les éditions qui ont suivi celle de 1544; mais, en compensation, d'autres pièces furent ajoutées successivement. Voici les premiers vers de ces pièces nouvelles, avec un renvoi à la page de l'édition de 1559 : page 41, *La nuict passée une dame discrette;* page 57, *Un pellerin que les Turcs avoient pris;* page 59, *Monsieur Coullaut voulut un jour entrer;* page 61, *Une nonnain tres belle et en bon point;* page 78, *Une jeune*

femme espousée; page 97, *Envoy de Saint-Gelais au seigneur des Essars.*

Il importe de signaler, dans l'édition de 1559, une variante qui est devenue une faute typographique. La première édition de 1544 avait imprimé, au verso du feuillet 47, un assez mauvais huitain commençant par ce vers : *O faulx amour, decepvant par doulceur*; l'auteur changea depuis ce vers, en ôtant *O faulx amour* et en mettant à la place : *O ennemy.* L'imprimeur, ayant mal lu le changement, imprima *O ennuy.*

Nous avons réuni les pièces qui ont été supprimées dans la *Poésie facécieuse* de 1559, et nous les publions, d'après l'édition de 1544, à la suite de notre cinquième édition, qui paraît, pour la grande joie des bibliophiles, plus de trois siècles après le privilége du Roi, sous la sauvegarde duquel ce joli Recueil avait vu le jour pour la première fois.

P. L.

POESIE

FACECIEUSE

EXTRAITTE

DES PLUS FAMEUX POETES

DE NOSTRE SIECLE

IMPRIMÉ NOUVELLEMENT

A LYON

PAR BENOIST RIGAUD

1559

TRADUCTION

D'UN EPIGRAMME

DE MARTIAL

VITAM QUI FACIUNT BEATRICEM

PAR CLEMENT MAROT

Voicy, amy, si tu le veux sçavoir,
Qui fait à l'homme heureuse vie avoir :
Successions, non biens acquis à peine,
Feu en tout temps, maison plaisante et saine;
Jamais proces, les membres bien dispotz,
Et au dedans un esprit à repos;
Saige simplesse, amys à soy pareilz,
Table sans art, et sans grans appareilz,
Facillement avec toutes gens vivre,
Nuit sans nul soing, n'estre point pourtant yvre;
Femme joyeuse, et chaste neantmoins,
Dormir faisant que la nuict dure moins;
Plus haut qu'on n'est ne vouloir point attaindre,
Ne desirer la mort, ny ne la craindre :
Voyla, amy, si tu le veux sçavoir,
Qui fait à l'homme heureuse vie avoir.

AUTRE PAR L'ESLU MACAULT

Biens successifs et non acquis à peine,
Terre fertille, et feu qui tousjours dure,
Jamais proces, peu de charge en un regne,
L'esprit posé, forte et saine nature;
Simplesse saige, amys de sa mesure,
Doux entregent, repas non superflus,
Nuict non trouble ains delivré de cure,
Femme joyeuse, et pudicque au surplus;
Un dormir court qui les nuitcz ne mesure,
Ce que l'on est vouloir estre et non plus,
Ne desirer la mort ne craindre aussi,
Font vivre l'homme heureux et sans soucy.

LES ESCHEZ

Puis que de vous j'ay apprins les eschez,
C'est bien raison que les miens vous sçachez :
Je metz avant, en lieu de huict pions,
Propos hardiz ainsi que Scipions,
Qui combattant assaillent la barriere
Sans en veoir un jamais tourner arriere ;
En chacun front, les deux rocz font l'office,
Ma foy constante, et mon loyal service,
Et mes desirs prometteurs mensongiers
Servent de folz vollaiges et ligiers.
Les chevaliers sont mes escrits et vers,
Qui font un saut aux autres tous divers ;
Pour dame y est mon esperance prise,
Jamais oysifve et de grande entreprise.
Enfin un cœur qui longtemps fut à moy,

Est ores vostre, et le chef et le Roy,
Ferme et rassis, sans guieres se bouger :
Car mieux ailleurs il ne pourroit loger.
D'assez de lieux il se sent deffié;
Mais il est tant de vous fortifié,
Que tous perdrons du mal l'intelligence
Aydant Dieu, vous, et ma diligence.

ENIGME

Homme ne suys, oyseau, poisson, ne beste,
Sans poil, sans peau, sans piedz, bras, jambe ou teste,
Entendement ni aucune raison.
Communement je loge en la maison
Des plus oysifz ; assaillant foible et fort,
Ce m'est tout un, je faiz par tout effort,
Je cours de jour aussi bien que de nuict,
Je suis celui qui trop au dormir nuyt,
Et au repos, et combien que n'ay bouche,
Quand il me plaist les uns je poinctz et touche
Si très au vif, qu'en me cuidant surprendre,
Ils font douleur à leur chair blanche et tendre,
Tant que le sang en sort en maintz endroitz.
Non plus je crains le peuple que les rois;
Brief, je suis tel que je faiz l'impossible,
Car je me rends quand je veux invisible,
Et soit hiver ou esté je suis nud,
Voylà pourquoy d'un chacun suis congneu.

COMPTE NOUVEAU

Un bon esprit, quand le beau jour l'esveille,
Soudain cognoit que ce n'est de merveille,

Si en ce pauvre et miserable monde
Prou de malheur et peu de bien abonde,
Par ce qu'il voit, tout bien quis et compté,
Plus y avoir de mal que de bonté.
Je dis cecy, me souvenant d'un compte,
Lequel fut tel, que certes j'ay grand honte
Toutes les fois que j'y tourne à penser,
Et si n'estoit que j'ay peur d'offenser
La netteté de vos chastes oreilles,
Je le ferois, et vous orriez merveilles
Touchant le fait de certains malefices.
Mais s'il est vray que les propos de vices
Sont moins nuysants aux espritz vertueux,
Que de vertu les actes fructueux
A gens pervers ne sont bons et vallables,
Faire le puis : car vos mœurs tant louables
Ja n'en seront pires (comme je pense).
Or dit le compte (afin que je commence
Vous racompter ces estranges nouvelles),
Qu'à Tours estoient quelques sœurs assez belles,
De beau maintien et bonne contenance;
De quel estat, je n'ay point souvenance,
S'il me fut dit qu'en religion fussent,
Ou qu'autrement de nonne le nom eussent;
Mais tant y a que de leur compaignie,
Autant estoient que nonne signifie :
Il suffiroit pour fournir un couvent.
Ces belles sœurs, comme il advient souvent
Que l'on n'a pas toujours avecques soy
Gens de sa sorte et de pareille foy,
Ne sçay comment s'estoient accompaignées
De quelque rousse ayant maintes menées,
Mainte trafique, et plusieurs petitz tours,
Autrefois faictz en la ville de Tours.

A dire vray à peine eust-on sçeu faire
Une alliance au monde plus contraire :
Car celle-là estoit d'autre stature,
D'autre façon, de toute autre nature
Que les neuf sœurs, lesquelles gentement
Se contenoient, et fort honnestement
Taschoient garder fermeté immuable.
Mais celle rousse estoit plus variable,
Plus inconstante, et trop moins arrestée,
Que n'est la plume au vent mise et jetée,
Ou l'eau qui court par ces prez verdoyans.
Qu'en advint-il ? Un tas de gens n'ayans
Autre soucy que d'avoir bon loisir
De satisfaire à leur mondain plaisir,
Voyans ces sœurs et leur compagnie telles,
Tindrent propos de se ruer sur elles,
Et en commun les trousser sur les rangs,
Sans adviser qu'ilz estoient tous parents,
Freres germains la pluspart et cousins,
Ny sans avoir honte de leurs voisins.
Or pour jouir d'elles plus aisement,
Ilz feirent tant que tout premierement
Eurent pour eux celle-là que j'ay dit,
Laquelle avoit tout moyen et credit
Envers les sœurs, et si estoit propice
Pour faire aux gens tout plaisir et service,
En tel endroit selon leur vueil et guise.
Se voyant donq incitée et requise,
Par telles gens, l'habille maquerelle
Delibera de porter la querelle
De leur ligiere et folle volonté,
Pour de ses sœurs vaincre la fermeté.
Tant tournoya, tant vint et tant alla,
Que d'une ou deux la constance esbranla,

Et à la fin si bien la convertit,
Que tout à plat sur le champ l'abattit,
Dont aux gallants moult joyeux et contens,
Qui ne cherchoient pas meilleur passetemps,
Creut le desir avecques l'esperance
D'avoir le reste au pourchas et instance,
De celle-là qu'ils firent prou trotter,
Sans luy donner le loisir d'arrester.
Mais bien souvent si l'un d'eux se mettoit,
La pauvre sotte aux piedz foullée estoit,
En recompense et pour mieux lui apprendre
A se haster à celle fin de prendre
Et attraper les sœurs plus cautement,
Ce qu'elle feit, de sorte que vraiement,
Les pauvres sœurs avecques leur constance
Ne sceurent tant faire de resistance
A l'importun et ardent appetit
De ces gens là que petit à petit,
Souz tant d'effors, souz tant d'assaux divers,
Toutes à la fin ne cheussent à l'envers;
A quoy aussi celles qui se laissoient
Ainsi gaigner, aidoient et s'efforçoient,
Pour le plaisir de ces bons gaudisseurs,
A ruiner quelqu'une de leurs sœurs,
Tant bien apprins avoient l'art et l'adresse,
De celle-la qui en estoit maistresse.
Quant aux gallantz, tant creut leur ardeur grande,
Et pour un temps fut si chaude et friande,
Qu'à chacun coup qu'ilz se prenoient à elles
Contens n'estoient d'une ou deux des plus belles,
Mais bien taschoient ces hommes peu rassis
A leur coucher en avoir cinq ou six.

Conclusion : quand tout fut despendu
Et le beau temps trop follement perdu,

Et les laissant toutes desemparées,
Fort mal en ordre en maintz lieux esgarées,
Du pied au cul gentement leur donnerent,
Puis à la fin vous les habandonnerent
A tous venans, chose presque increable
Et neantmoins certaine et veritable,
Dont on devroit faire inquisition
Et quant et quant juste pugnition.

GENEALOGIE DES ROYS DE FRANCE, PAR LE SEIGNEUR DES ESSARS

François le franc qui des francs chois
Fut des francs mis sur les François,
Sans sentir de tribut souffrance
Les François affranchiz de France.
D'iceux Françoys francigenez,
Priamus et Marcomenez,
Anthenor et Genebaldus
Furent les quatre premiers ducs.
Depuis Pharamon, Claudius,
Phildebert et Meronius,
Furent premiers Rois paganiques,
Et cinquante-deux catholiques
Ont succedé noz tributaires.
Trois Rois Clovis, quatre Clotaires,
Deux d'Agobers, trois Chilperis,
Trois Childebers, deux Childeris,
Trois Theoderis, et un Lothaire,
Un petit Pepein debonnaire,
Un Hugues, un Robert, un Henry,
Et un Jehan prisonnier marry,
Huict Charles tres-hautz et puissans
Et six Phelippes florissans;

Douze grans Rois Loys nommez
De Dieu et des hommes aymez :
Puis un François de haut renom
Plus que Cesar digne de nom.

AUTRE ENIGME

Trois compaignons de Basle bien en ordre,
Et tant pollis qu'il n'y a que remordre,
Mieux usitez aux perilz et hazardz
Que trois Hectors ou bien que trois Cesars,
Doivent en brief (ainsi comme l'on dit)
Estre avancez, voire en si grand credit,
Que plusieurs gens de ligiere creance
Mettront en eux leur foy et esperance,
Se promettant (moyennant leur adresse)
Ou tout malheur, ou bien grande richesse :
Pource qu'ilz ont ceste noble vertu
Que nul d'entre eux ne fut oncques abattu,
Ny ne sera d'honneur qui l'importune,
Tant sont douez de prudence et fortune :
Et ont eux trois autant de force encores
Qu'il en y a en soixante et trois Mores,
Ou qu'ilz auront autant d'eux de flatteurs
Qui les tiendront comme legislateurs,
Et les croiront mesme sans mot sonner
Mieux que plusieurs par beaucoup raisonner.
Je ne sçay pas s'ilz sont freres germains ;
Mais à les voir au meilleu des humains,
Ilz sont trop mieux l'un l'autre ressemblans
Que trois pigeons ou trois papillons blancs,
Et si sont tous d'une haulteur ce semble.
Ilz ne vont point qu'ilz ne marchent ensemble,

Et quelque foys ne se trouvent que deux;
Mais ces deux là ne sont moins hazardeux
Que si les trois estoient en la presence.
Je ne diray meshuy ce que j'en pense,
Ainsi que de brief tout se sçaura :
Mais pour le moins sçachez qu'il y aura
Entre ceulx là qui suyvront leurs comptans,
Peu de joyeulx et plusieurs mal contens.
Non plus sapere quam oportet.

BALADE DE SCIENCE QUI SE COMPLAINT ESTRE AUJOURD'HUY VILIPENDÉE

On veit jadis suppostz de ma facture,
Par grande cure avoir la prelature,
Et nourriture, hault et bas des estatz
Quand tout estoit par vie entiere et pure,
Mis en nature, avec litterature,
Et l'escripture en infiniz soulas :
Mais quoy (helas), renversé suis au bas,
Portant le bast en grande impatience.
C'est un grand cas que de veoir mon trespas,
Et n'oser pas m'advancer un seul pas
A soustenir le pourpris de science.
Est-il estat, est-il profession
En action, sans ma subvention?
Invention, sinon par mon secours?
Qui met au sus la domination,
Duration, sans variation
De nation, et dangereux discours?
Par mes bons tours, les princes ont le cours
En leurs grandz cours, et royalle puissance;
Orgueilleux, ours, superbes, fiers et lourdz,

Soyez tous gourdz, ne faictes plus les sourds
A soustenir le party de science.
Pourroit-on bien bon regime sçavoir
Sans se pourveoir de gens de bon sçavoir,
Qui le devoir facent de leur office?
Où est pouvoir, richesse, or, ou avoir
Qu'on puisse veoir sa fermeté avoir
Sans rien descheoir, si ne luy suis propice?
Ou bien qu'on puisse entretenir justice
D'un cas juste ysse, hors de toute injustice
De mal et vice, en bonne conscience?
Du bien indice, et poursuy de malice
Suys sans convice, or suyvez tous ma lice
A soustenir le party de science.
Princes mondains, empires ramparantz,
Gens apparentz, venez, petis et granz,
Tous comparantz soubz mon obeyssance
Le bien comprendz, vertu je vous apprendz,
Vice reprendz, tenez doncques mes rans,
A soustenir le party de science.

AULTRE BALADE

Belle excedant la doulceur angelique,
Ma maistresse, ma dame singuliere,
Plus à louer que ne peut rhetorique,
Pleine de grâce et de sçavoir entiere,
Je le bien vostre humble et petit vassal,
Homme lige, subject et feodal,
Vous fais devoir, feaulté, foy et hommage
D'un fief lequel tiens de vous en servaige,
Et que tenir advouë devant tous.
C'est mon desir, mon vouloir, mon couraige,

Mon cœur, mon bien qui sont mouvans de vous.

Denombrement certain et veridique
Des biens que tiens dessouz vostre banniere,
Vous veux bailler en sa forme authentique,
Le tout en fief sans chose roturiere,
Ou pour le moins faire memorial.
Impossible est, et parce en general
L'ame et le corps sont mortel heritaige;
J'advoüe tenir de vous en vasselaige
Tout mon espoir, tous mes plaisirs absouz,
Tout mon desir, mon vouloir, mon couraige,
Mon cœur, mon bien qui sont mouvans de vous.

Tant que dormez, tout mon esprit s'applique
Veiller à vous, et en ceste maniere
De doux penser, les fruitz cueille et pratique
Au feu d'amours qui me sert de lumiere.
Et si quelcun tant me vouloit du mal,
Que dire osast que fusse desloyal,
Ou qu'eusse faict felonnie et oultraige,
Pour le combat, luy presente mon gaige;
Car si j'estoys cheu en vostre courroux,
Par mon forfait, perdroys selon l'usaige
Mon cœur, mon bien qui sont mouvans de vous.

Belle, croyez que tout mon temps et aage
Vous serviray que dueil en ait ou rage,
Et quand mourray de maladie ou cours,
Vous saisirez comme dame au passaige,
Mon cœur, mon bien qui sont mouvans de vous.

DESCRIPTION DES GRACES ET BEAUTEZ RECUEILLIES PAR UN AMANT, AU CORPS ET HABILLEMENS DE SA DAME

Qui voudra veoir en un corps bien unies
Mille beaultez et graces infinies,
Plus que n'en eut jadis la grecque Hélayne,
En contemplant ma dame et souveraine
Content sera ores de sens rassis,
Que luy en prouve seullement trente six.
Premierement elle a noire vesture,
Les sourcilz noirs, yeux de mesme teinture,
Le linge blanc, les dens et gorges blanches,
Le tetin rond, les cuisses et les hanches,
Les cheveux longs, long corps, longue encoleure,
Con, bouche et piedz de petite mousleure,
Large estomach, l'espaule, aussi le front,
Sur un visage ouvert, aymable et prompt;
Le ventre court, courte dent, courte oreille,
L'esprit subtil, l'œil, la langue pareille,
Les doigtz menuz, tant des piedz que des mains,
Menu corsaige, aymé de tous humains,
Fermes tetins, ferme cuisse et collet,
Mollettes mains, genoulz, menton mollet,
L'œil un peu gros, gros cul, et grosse motte,
Le tout parfait ainsi que le vous notte.
Quant au surplus ne l'oseroys-je dire?
Nenny, craignant que l'on juge mon dire
Estre deçeu par vicieux sçavoir;
Mais qui pourroit empescher mon devoir,
Qui me deffend de la louer aussi,
Puisque je l'aime, et puis qu'il est ainsi?
Certainement encore outre ces graces,

A d'autres biens, dont à Dieu je rendz graces,
Passans en tout la fleur de sa personne;
Car son esprit est au corps si conforme,
Son parler plein de telle humilité,
Son cœur remply de si grand fermeté,
Et sa douceur de bonté si parfaite,
Que sans mentir elle semble estre faicte
Pour estre veue, aymée et regardée.
Par moy sera doncques si bien gardée,
Si bien traictée, honorée et servie,
Sans luy faillir un seul jour de ma vie,
Que j'ay espoir qu'après ma longue attente,
Elle rendra ma volonté contente.

BLASON DES CHEVEUX

Cheveux, seul remede et confort
De mon mal violent et fort,
Cheveux longs, blancs et deliez,
Qui mon cœur si tres-fort liez,
Que plus il veut tendre et tascher
A se distraire et destacher,
Plus il est pris et mieux estraint,
Plus est de demourer contraint;
Cheveux qui feustes l'ouverture
Du grand chef-d'œuvre de nature,
Que le ciel, qui tout clost et veoyt,
A monstré combien il pouvoit
Amasser en petite espace
De beauté et de bonne grace;
Cheveux qui sçeutes estranger
Moy de moy-mesme et me changer

Tellement que je vous accuse
De l'effect de ceux de Meduse,
M'ayant rendu un corps sans ame,
Ou plustost une vive flamme.
Ha! cheveux, n'ayez nul regret
De vous veoir en lieu si secret,
Loin de vos compaignons dorez
Qui du monde sont adorez ;
Celle qui en peut ordonner
A moy vous à voulu donner,
Pour appuy de ma foible vie,
Dont vous n'auriez dueil ny envie.
Si vous sçaviez, o blondz cheveux,
Quel est le bien que je vous veux :
Le moindre de vous m'est plus cher
Qu'autre amye entiere toucher,
Ne que les thresors assemblez
Du fin or que vous ressemblez,
Et toutefoys pour estre miens,
N'ayez paour de n'estre point siens;
Elle ne congnoist rien à soy
Plus sien que ce qui est à moy :
Au moins en ceste qualité
Avons-nous quelque egalité.
Si un sizeau vous fait outraige,
Un dard m'en fait bien davantaige :
Il y part à mon œil estainct,
Et vous n'en changez point de tainct,
Qui vous est plaisir et bon heur
En perte de si grand honneur.
Ceux dont vous estes separez
Sont peut-estre ores mieux parez :
Mais si sont-ilz en ce danger
De se veoir par le temps changer,

Et d'or en argent convertiz,
De quoy vous estes garantiz;
Car temps ne vous y peut contraindre,
Et quand bien vous le devriez craindre,
Cheveux vous estes à un maistre
Qui vous oseroit bien promettre
Et au chef dont estes venuz,
Qu'au lieu de devenir chenuz,
Il fera que le cours des ans
Vous rendra plus beaux et plaisans.
On ne voit point pour fortz yvers
Les lauriers moins feuilluz et verdz;
Le beau Dieu qui en print la cure
Les deffend de celeste injure,
Et je feray tant si je puis,
Aydant celle à qui je suys,
Que mes honneurs vous seront telz
Qu'elle et vous serez immortelz.

DU CLÔISTRE DE LA LANGUE

De quoy sert-il avoir maison sans porte?
De quoy sert-il quand belle bource on porte
Pleine d'argent, si n'a point de lien?
Cela bien peu proffite, ou du tout rien:
Et moins la langue, encor que soit diserte,
S'a tous propos sans closture est ouverte.

LE COEUR REPREND L'OEIL DE REGARD TROP VOLLAIGE, VERS ALEXANDRINS

Ne pourrois-tu, mon œil, un petit t'engarder
Te jecter si souvent sur son luysant visaige?

Plus la regardes, plus tu la veux regarder,
Et par ton fol regard, je suys en une raige.
Je te pry, que tu soys doresnavant plus saige.
Et que legiereté n'augmente ma douleur:
Elle est un parangon; mais quoy! tu n'es pas seur
De l'attirer à toy, et danger est à craindre,
Parquoy, pour ne tumber en un plus grand malheur,
N'allume point le feu que ne pourras estaindre.

LE SOULAS OU DUR DEPART DE SON ALLIANCE.

Ce que par bouche mon cœur ne vous peut dire,
A vous l'escrire n'a voulu contredire.
C'est un adieu à vostre dur depart,
Non pas à tous, seullement à sa part:
Car et comment pourroit un cœur si gros
Vous dire adieu, en ferme et sain propos?
O mon las cœur, d'amours tant ennoubly,
Pourras-tu bien jamais mettre en oubly
Ton alliance par tout bien et honneur?
Espere-tu recevoir aucun heur,
Ainsi privé desormais de la veuë
De celle-là qui d'honneur est pourveuë?
Vivras-tu bien seullet en la haut tour
En attendant son desiré retour?
Nenny, certes, si tu veux amour suyvre,
Possible n'est laisser sa dame et vivre.
Le souvenir de sa grande prudence,
Du haut maintien et ferme contenance,
Du vif regard et son reluysant œil,
Augmentera de jour en jour ton dueil;
Son noble cœur, son tres-gentil corsaige,
Sa claire voix et son courtoys langaige,

Brief ses vertus passent toutes richesses
Au souvenir, et livrent griefves oppresses.
De plus parfaite n'y a dessus la terre,
Tout bien en elle resplendit comme verre ;
Elle est jeune, riche et bien doctrinée,
Et de nature à tout bien faire née,
Dont je maintiens pour toute conclusion,
Qui de son corps aura provision
Se peut nommer tres heureux en tout temps,
Et d'un tel heur se tenir pour content.
Je n'ay donc tort d'avoir ceste inconstance
Que ne luy puis dire à Dieu en presence.
Si luy diray-je. Or à Dieu, ma devise,
A Dieu, seulle qui mon las cœur divise,
A Dieu vous diz, mon soulas et confort,
A Dieu celle dont vient le doux remort,
A Dieu maintien dont tel douceur en sorte
Qu'impossible est qu'à d'autre je m'assorte;
A Dieu gent corps si droit et gracieux,
A Dieu regard qui me perce les yeux,
A Dieu vous diz, ma tres-chere alliance,
A Dieu mon bien, m'amour et ma plaisance,
A Dieu liesse et mon soulas aussi,
En lieu de joye plus n'auray que soucy.
Il ne m'en chaut, mais que saine soyez
Et que jamais tristesse vous n'ayez :
Car de ma part ne peut estre vainqueur
Des grandz regretz que porte dolent cœur,
Qui toutesfoys à vous se recommande
Plus mille foys et mieux que ne vous mande,
En vous priant que pendant vostre absence ,
Ne le changez pour d'autre l'accointance.
Je n'ay pas peur que vous soyez surprise
Pour la valleur qui est en vous comprise :

Et proteste qu'en tous les lieux et places
Voz beaux maintiens, vos honneurs, bonnes graces.
De ferme foy et d'un vouloir parfait,
Gardera tant que mort l'aura deffait.

A UN SUPERBE DETRACTEUR

Fureur vient apres patience,
Il n'est si nette conscience
Qui peust de courroux s'absteuir,
Voyant un tel badaut venir,
Un asne sans litterature
Parler d'autruy à l'adventure,
Et non parler tant seulement,
Mais blasmer outrageusement
Escrit où il n'y entend notte.
Tu sçay (badault) que je te notte,
Et si mieux je te cognoissoys,
Tu sentiroys (qui que tu soys),
Quand ce vient à donner replicque,
Si je sçay frapper de la picque.
Mes escritz ne te plaisent point,
Et parce, ta langue me point.
Mais j'ayme mieux qu'ils te desplaisent,
Que tu les loues et te plaisent.
Il faut aux asnes des chardons.
Souvent quand blasmer nous cuydons,
Nous donnons une grand louange;
Mais si tu trouves trop estrange
Que j'ay mis rithmes en avant,
Je te pry, ô homme sçavant,
Faire l'honneur à mon escrire
De jamais ne le voir et lire.

A UN AMY INGRAT

Sçays-tu de quoy, depuis sept ans je vis,
Qui est le temps que depuys ne te veis ?
Dueil et ennuy, langoureuse detresse,
Regret trop grand, desesperée tristesse,
Ce sont les metz (helas ! ma foy premiere)
Qui me font vivre en piteuse maniere ;
Car de te veoir jamais plus je n'espere,
Veu le grand mal que t'a voulu mon pere.
Helas, amy, j'ay bien sçeu les ennuitz
Qu'as endurés tant de jour que de nuictz,
Depuis le temps que maudite fortune
Fut de nous deux jalouse et importune.
Nouvelle telle amoindry n'a mon dueil,
Mais augmenté les larmes à mon œil,
Et ce qui plus donne fin à mes jours,
C'est que j'ay sçeu dernierement à Tours,
Qu'en autre part as ton amour posée
Femme prenant, que tu as espousée;
Cela n'est pas ce que m'avois promis.
En ce temps là qu'à ton vueil me soubzmis,
Tu me promis, dont tres bien suys records,
Que nos deux cœurs seroient en un seul corps,
Et que la mort ne nous separeroit,
Mais plus que Dieu notre amour dureroit.
Or, maintenant, je te veux accuser
Sans que de rien tu te puisse excuser,
Qu'as oublié pour une seconde M,
Ceste premiere, helas, qui si fort t'ayme.
La raison veut pourtant que preigne bien,
De si longtemps que as demeuré mien,
Estant aussi comme on m'avoit promise

Par mariage à un autre soubmise;
Et toutefois on n'a peu par lyen
Diminuer nostre amitié en rien.
Pourquoy doncques aura plus de pouvoir
Cil que l'autre, si n'en as le vouloir?
Garde-t'en bien, à cela te conjure,
Par celle foy que je te tiens tant seure.
Humble requeste aussi je te veux faire,
C'est que ne veuille nostre amytié deffaire,
Car pour ma part, et moy et tous mes biens
Sont ja à toy et pour telz les retiens,
Et nonobstant par quelque longue absence
Qui ait banny de nous deux la presence,
Si te plaisoit quelque jour de me veoir
En ce païs, je te fais assavoir
Avant que plus du surplus te escrire,
Que jouyras de ce que n'ose dire,
Qu'as esperé par un si tres-long temps;
Lors nous serons plus joyeux et contens.
Voyla la fin de ma tant triste lettre,
Te suppliant à desdain ne la mettre,
Et plus aussi que ceste M seconde
Reçoive à bien ma douleur si profonde;
Elle en a l'aise et j'en ay la tristesse,
Je suis la serve et elle ma maistresse,
Et comme telle en douleurs je la sers
Combien que mieux je merite dessers.
O cher amy, Dieu te doint telz desirs
Trop plus que n'as de joyes et de plaisirs,
La tienne foy qu'as estimée premiere
Dieu par sa grace en face la derniere.

EPISTRE D'UN GENTILHOMME A UNE DAME EN PRENANT CONGÉ D'ELLE

Il me desplaist, madame, que mon sort
M'a de mes fins reculé si tres-fort,
Que plus j'ay pris à le poursuyvre peine,
Plus a esté toute poursuyte vaine.

Il me desplaist (dis-je) que suys contraint
Vous desclarer le mal qui tant m'estraint,
Lequel aussi (comme j'ay apperçeu)
Evidemment vous-mesme avez sçeu,
En vous plaignant que vous ayant laissée,
J'ay amytié vers une autre dressée.

Ce cas vous a semblé par trop estrange,
De quoy j'ay fait de vous à autre eschange.
Aussi seroit cas merveilleux à veoir,
Que de ma part ne feisse mon devoir,
En fermeté icelle entretenir,
Qui me voudroit son servant retenir.
Mais je feray un singulier serment,
Que j'ay tousjours aymé tres-fermement
En loyauté, et louable constance,
Où j'ay cogneu avoir perseverance;
Mais (au contraire) à un cœur variable
De m'arrester, n'ay trouvé convenable,
Et ne sçaurois estre en cela blasmé,
De celle aymer de qui je suys aymé,
Et de fuyr celle, pour me changer,
Qui a aymé plus que moy estranger.
Estimez-vous qu'un noble et parfait cœur
Vueille souffrir en soy le deshonneur,

Aymer autry tres-cordiallement,
Et n'estre point aymé que saintement?
Quant à ma part, j'ayme d'amour parfait,
Où je cognois qu'on m'ayme par effet:
Voila pourquoy maintenant contraint suis
De mettre à fin cela que je poursuis,
Et pour un cas qui trop est à reprendre,
De vous aussi (madame) congé prendre.
Je ne sçaurois à droit estre repris,
Si delaissé, autre adresse j'ay pris:
Et par ainsi congé de vous je prendz,
Et par congé vostre amour je vous rendz,
Vous requerant que ne blasmez l'affaire,
Lequel sans vous, encore fust à faire.
Et outre plus, vous pry que vous souvienne
(Affin qu'aucun pour sa dame vous tienne)
Que vostre amour luy soit aussi patent,
Loyal surtout, pour le rendre content.

A MONSIEUR DE BOESSIEUX, ABBÉ DE SAINT-PIERRE DE VIENNE

Aristippus, philosophe approuvé,
Et homme sage, entre sages trouvé,
Interrogé qu'il donnast certitude
Comme on pourroit fuyr ingratitude,
Ne respondit à faire le devoir:
Mais d'employer l'effort de son pouvoir,
En nous donnant par ces motz à entendre,
Que ce n'estoit de la pareille rendre;
Car autrement, certes, il s'ensuyvroit
Que qui du bien recompense debvroit,
Ne la faisant en portion tres-juste,

Seroit nommé homme ingrat et injuste.
C'est donc assez, à qui est debiteur,
S'il recognoist tousjours son crediteur,
Le cognoissant, debiteur se confesse,
Le confessant qu'il mette peine expresse,
Que par luy soit au debte satisfait,
Lors, le vouloir est reputé pour fait.

Cecy je diz (Abbé tres-venerable
Sur tous prelatz, la fleur incomparable,
Prelat doué de grand perfection),
Cecy je diz par excusation,
Sentant en moy que l'affaire me touche.
On me pourroit faire juste reproche
D'avoir esté de vous mescognoissant,
Si mon vouloir debile cognoissant,
A tout le moins n'estendoit ma puissance,
Par le vouloir faire recognoissance;
Car tous voz biens par biens recompenser,
Je ne pourrois de fait, ne depenser,
Penser je puis qu'il m'est trop impossible
De satisfaire à l'honneur incredible,
Et au grand bien que j'ay de vous reçeu;
Mais ce vouloir en ce penser conçeu
Est (par deffaut de puissance) inutile.
Je voudrois bien sembler le champ fertile,
Ayant povoir (prenant) gaigner ce pris
De redoubler cela que j'auroys pris,
Combien pourtant que ne pourrois tant faire,
Que dignement vous peusse satisfaire.
A ce je pense, et (pour parler au vray)
J'y dois penser tout temps que je vivray;
Car j'ay de vous (quoyque je fusse estrange)
Reçeu grand bien, conjoint à grand louange.

J'ay tant reçeu, que le seul souvenir
Me fait (monsieur) tout honteux devenir :
J'ay tant reçeu, que la main liberalle
En a esmeu la nation ruralle;
Car quelques sotz ne cognoissant pourquoy
Il vous plaisoit faire estime de moy,
En me jugeant par leur trop grosse teste,
Qu'estre devois (comme un chacun d'eux) beste,
Ont contre moy à la fin machiné
Et jour et nuit çà et là mutiné,
En taschant fort, par leurs occultz mysteres,
Vous divertir et Messeigneurs vos freres.

Qu'ont-ils gaigné ces vaillans langaigers?
Ilz estimoient trouver des cœurs legers,
Qui à leur gré à tous ventz variassent,
Et sans raison contre raison tournassent;
Ilz estimoient qu'on feroit plus d'honneur
A un flattard, et à un jargonneur,
Qui ont cens fois leur langue refrippée,
Et avallant cette franche lippée,
Ne sçavant rien, que de nombre servir,
Qu'à iceluy qui se veut asservir
Par son escrit (en disant verité)
Recommander à la posterité :
Mais ilz sont bien eslongnez de l'attente,
Car vous a pleu d'un vouloir tres-constant
Entretenir un amour persistant,
Non seulement persistant en presence
(Comme en quelqu'uns) mais plus fort en l'absence;
Doncques ce n'est sans tres-juste raison,
Si honnoré de tant noble maison,
Illuminé (Monsieur) de vostre lustre,
Par mes escritz à mon povoir l'illustre.

Elle a assez par son antiquité,
En tous païs acquis d'autorité,
Elle est de tous entierement aymée,
Elle est partout en honneur renommée,
Elle n'a donc de mes escritz besoing.

Ce nonobstant je mettray tout mon soing,
Si ne le puis par cecy faire croistre,
A tout le moins, de la faire apparoistre
Aux estrangers, faisant tant qu'en tous lieux
On cognoistra la maison de Bœssieux.

DE HAYNE ET AMOUR

Hayne et amour ont assailly mon cœur,
Et mon esprit tourmentent çà et là ;
Hayne est plus fort, pour le bon droit qu'il a;
Mais je croy bien qu'amour sera vainqueur.

En toy ne sçay que louer ou blasmer,
Je hais tes meurs, assez me plaist ton corps,
Parquoy ne puis estant en telz discors,
Te vouloir bien ne laisser à t'aymer.

Si hayr je puis, volontiers je hayray,
Si je ne puis, par contrainte aimeray ;
Le bœuf son joug n'ayme en aucune sorte,
Et toustefois ce que plus hayt il porte.

Hayr je veux, et si ne le peut estre
Ce que je hay. O qu'il fasche à porter
Chose qu'on a vouloir de rejetter,
Quand on ne peut de son faiz estre maistre.

DOULEUR ET VOLUPTÉ

L'œil abaissé sur face extenuée,
Sur front serain, pluvyeuse nuée,
Et bouche vive, une parolle morte,
Triste regard, qui maintz ayses comporte,
Le promener en penser consommé,
Rude et hastif plus que l'ascoustumé,
Telz apparens et autres accidens,
De vos secretz rapporteurs evidens,
M'avoient tenu certain de la douleur
Que promettoit vostre pasle couleur;
Grande elle estoit, mais ne fut que demye,
Quand je la sçeus, car vous estes mamye :
Et comme est vray que nos cœurs ne sont qu'un,
Ainsi de nous bien et mal est commun.
Si recevez un plaisir, je le sens ;
Si vous souffrez aucun mal, je consens
Qu'incontinent mon cœur en soit chargé
De la moitié, et le vostre allegé.
Ainsi faisant de vray amy devoir,
Je croy le mal que vous pensez avoir
En verité estre de deux pars moindre,
Que le malheur qu'en lettre voulez plaindre;
Car si de joye ensemble jouyssons,
C'est bien raison que l'ennuy partissons,
Et de douleur esgallement partye,
De vos deux pars la plus grande est sortie
Me l'escrivant. Je sçay ce qui tourmente,
Et comme dueil diminue ou augmente,
Tenez-vous-en sur moy toute asseurée
Que la douleur qui vous est demourée
N'est rien au prix de ce qu'elle eust esté,

Si mon cœur n'eust le vostre supporté.
Vous me direz ce que dire sçavez,
Quand au plaisir ou passetemps avez,
Que le dernier par amour que vous eustes,
Est le plus grand que jamais vous reçeustes.
Semblablement quand peu de mal sentez,
Non-seulement vous en mescontentez,
Et ne voulez ny conseil, ny raison ;
Mais le mettez hors de comparaison.
Il ne vous faut ny l'un ny l'autre croyre,
Car cela vient de recente memoire,
Qui peut tromper en aise et en tourment
De tout amant le deçeu jugement,
Et que tousjours le bien ou le mal pense,
Tel en grandeur qu'il est en souvenance.
Or soit l'escrit, que de larmes baignez
Vray et l'ennuy tout tel que le paignez,
Nul mal ne soit veu au vostre semblable,
Je le vous veux prouver plus consolable
En vostre endroit mis à l'extremité,
Que s'il estoit reduit à l'equité,
En vous monstrant (selon coustume mienne)
Les veritez dessous fable ancienne.

On dit qu'estant Jupiter de loisir
Avecques l'œil tout voyant, sçeut choisir
En ce bas lieu deux dames impudentes,
D'horribles criz si hautement bruyantes,
Que l'espesseur du ciel en fut fendue,
Et leur querelle en son trosne entendue.
L'une monstroit à sa melancolie,
Estre Douleur, parente de Folie,
Pleine de pleurs et de parolles dures,
Se ressentant de souffertes injures,

Et de colere escumante irritée.
Volupté, l'autre estoit plus affectée,
Usant de cry tenant de mocquerie,
Qui redoubloit à Douleur sa furie.
Leur courroux fut tant crié et redit,
Que Jupiter vers elles descendit.
Luy arrivé chacune s'esloigna ;
Mais toutes deux par le poil empoigna,
Et pour unir les furieuses bestes,
Si fort les feit entredonner des testes,
Qu'oncques depuis, de heurter ne cesserent.
Là les cheveux si bien s'entrelacerent,
Qu'encores sont meslées leurs racines,
Et des deux chefs les sommitez voisines,
Pour nous monstrer quand par injure ou faute
Une douleur se fait sentir si haute,
Que plus ne peut par nature monter,
Qu'il faut son cœur de constance dompter,
Luy promettant si bien peu sçait attendre,
Que son mal doit en volupté descendre.
Et comme aurons contraint nostre vouloir
A endurer et ne se trop doulloir,
Semblablement la fable faut ouir,
Qui nous deffend de trop nous resjouir
Quand au plus haut de volupté nous sommes.
Ces deux tyrans sur la vie des hommes,
Tousjours ont eu et auront grand puissance;
Il nous les faut vaincre de diligence,
D'industrieux et penible artifice ;
En tous les deux est requis l'exercice
Qui ne veut point en grand douleur tomber,
Ou y tombant jamais n'y succomber.
Essaier faut les peines douloureuses;
Les loix des Grecz saiges et vertueuses,

De deshonneur les jeunes accusoient,
Quand au travail ou douleur recusoient,
Et les parens qui leurs enfans aimoient,
A souffrir mal tous les accoutumoient.
Les passe-temps entre eux n'estoient loisibles
S'ils ne sembloient dangereux ou penibles,
Et la raison de telle loy maistresse,
Estoit qu'ayant accoustumé jeunesse
A soutenir le travail volontaire,
La rendoit forte et prompte au necessaire,
Si repoulser falloit ses ennemis,
Ou inhumer les corps de leurs amis.
Le long usaige et dure accoustumance
Armoient leur cœur de telle patience,
Que d'autre avoient et d'eux-mesmes victoire,
Ce qu'il ne faut tenir à peu de gloire.
Laissons les Grecz, venons à vous apprendre
Ce qui vous peut victorieuse rendre
De grand douleur, car quant à la passer,
Penser la faut petite ou effacer.
Je dis que quand les peines se presentent,
Bien que vos cœurs foibles s'en mescontentent,
Que ne devez pourtant les eviter,
Mais prendre en jeu et vous exerciter,
Ayant regard aux pires adventures,
Que le present vous fait juger futures.
Quand un mary qui d'ennuyer ne cesse,
S'en va dehors et liberté vous laisse,
C'est un grand mal, mais si vous l'endurez,
Et vostre esprit en absence asseurez,
Ce que pensez malheur vous servira :
Lors que d'huy pour jamais s'en ira,
Plus aisement sa mort supporterez,
Ne point en pleurs le temps consommerez,

Qu'il faut donner sans joye et sans tourment
Au conducteur de vostre entendement.
Nous ne devons pretendre en tous propos
Que d'acquerir aux esperitz repos.
Ce que ferions si ces deux passions,
Subtillement vaincre nous efforcions.
Quant à Douleur, ce que t'ay dit suffise.
Si nous craignons que Volupté destruise
Le bon de nous et le plus precieux,
Vaincre nous faut Cupido l'ocieux,
Par un louable et plaisant exercice,
Suyvant plustost nature que malice:
De Volupté la plus grand passion
Est de l'amour la perturbation;
Affin qu'un cœur en soit vaincueur et maistre,
Il faut sa fin et ses moyens cognoistre;
Si n'en avez entiere cognoissance,
Sachez de moy qu'on le painct en enfance,
Plein de douceur, et fier en sa vieillesse,
Et que du traict premier qui nous adresse,
Viennent soulas, envies et desirs,
Souffrant baisers, approches et plaisirs,
Que ne devez à l'amy refuser :
Mais prendre en jeu non pour en abuser,
Ne pour le temps en joye consommer,
Ains seullement pour vous accoustumer
A trop d'amour jamais ne succomber.
Un bon lutteur se laisse bien tomber
Aucunes fois, souz moins puissant que luy,
Pour esprouver que peut faire celuy
Contre lequel pour l'honneur faut combattre,
Si luy advient fortune de l'abattre.
Faignons qu'amour de noz plaisirs aucteur,
En son jeune aage apprend d'estre lutteur;

Vaut-il pas mieux avecques luy lutter,
Et la douceur de l'enfance gouster,
Quand l'abattu ne peut tomber de haut,
Que de se mettre en danger d'un grand saut?
Qu'il donneroit sa vieillesse venue,
A qui seroit sa ruse non cogneue,
Cest abatteur toutesfois que je dy,
Combien qu'il soit fier, vieillard estourdy,
Si n'est-il pas rapporteur de malaise,
Impossible est que grand plaisir desplaise.
On le dit fier pour faire à telle entendre,
Qui se voudra contre l'amour deffendre,
Et qui n'aura son cœur exercité,
Ains les effors de jeunesse evité,
Que ce vieillard en meur aage viendra,
Ou tellement l'inexperté prendra,
Que l'esperit qui est la part meilleure,
Et qui en nous pour gouverner demeure
D'aise surpris et troublé servira
La Volupté qui depuis conduira
Ses actions sans aucun jugement.
Il en advient aux amys autrement:
S'ilz ont suivy l'amoureux exercice,
En eux se garde une grande justice;
Ce qu'appartient à un chacun ilz rendent,
A Dieu l'esprit, et pource qu'ilz entendent
Que le corps n'est que terre en chair reduite,
Donnent au corps d'amy qui le merite.
Rien ne leur peut trop amour desguiser,
Suivant le bien, et ce qu'il faut priser,
Et d'autant plus que l'esprit repose,
Nommer heureux en malheur je les ose.
Pour acquerir le repoz que je loüe,
Faut qu'un chascun de Volupté se joüe;

Puis que l'homme est nommé le jeu des dieux,
Jouer se doit à jeu non odieux,
A son facteur qui voit comme il doit estre,
Aymé sur tous et recogneu pour maistre,
Ce que jamais de celuy ne seroit,
Qui en amour ne s'exerciteroit :
Car n'aimant rien on vient à tant grever,
Qu'on ne veut Dieu que l'amour estimer.
Ne point du tout ou trop aymer est vice,
Mais s'en jouer et prendre en exercice,
Ce sont vertuz et mediocritez;
Fuir ne faut que les extremitez.
Estre trop belle, estre trop poursuivie,
De ses beautez engendrer trop d'envie,
Nous avons veu qu'à pleusieurs a peu nuyre,
Helene grecque en sçauroit trop que dire;
De vouloir trop estre aymée et heureuse,
Demander faut à Juno la jalleuse,
Au temps passé ce qui luy en advint,
Quand Juppiter trop bon mary devint.
Elle prenant à deshonneur et honte,
Qu'on tinst si peu de sa richesse compte,
Sçachant assez, et ne se voulant taire,
Que son mary eust le bruit d'adultere,
Tous ses soupçons à Venus descouvrit,
Et les secretz de son couraige ouvrit,
Laquelle ayant de telle amour pitié,
Laissant à part la vieille inimitié,
La repara de sa chere ceinture,
Où mainte grace estoit en pourtraiture.
Lors Juppiter qui point ne s'en doutoit,
Et qui Juno comme femme traitoit,
Venant des lieux dont il estoit mescreu,
De retourner satisfait et recreu,

Luy arrivé la rencontra si belle,
En si bon point, si peu semblant à elle,
Que sans penser au terrestre plasir,
Y accourut en si preste desir,
Que la baisant et voulant s'advancer,
Paracheva devant que commencer,
Et laissa cheoir la liqueur de Venus,
Dont les fleurs sont en noz jardins venues.
Le demourant vous pourroit offencer,
Je vous lairray tant seulement penser
Si Volupté fut proche de Douleur,
Ou si Juno changea point de couleur,
Quand au printemps les fleurs se presentoient,
Qui au despeus d'elle faites estoient :
Ou s'elle fut sur la terre ennuyeuse,
Qui eut reçeu graine si fructueuse;
Que si la prune en amour consommée
Auparavant se fust accoustumée
A peu de dueil et peu de volupté,
La fable au ciel d'elle n'eust pas esté
Telle qu'elle est : faute d'accoustumance,
La fit tomber en si grande ignorance,
Que presumant par beauté empruntée,
De Jupiter estre la mieux traittée,
Et desirant plus qu'il ne luy falloit,
Perdit le bien du trop qu'elle vouloit.
Par cest exemple, ô amie, evitez
Telle ignorance et vous exercitez.

RONDEAU

En me taisant mon mal je dis assez.
Chere esgarée, yeux de plourer lassez :

Tout amoly de soupirs que je jette,
Monstrant au doigt le coup de la sagette
Qui tous plaisirs a de mon cœur chassez.
Ma playe est griefve et vous la cognoissez,
Et toutesfois sans secours me laissez
Rendre à la mort une ame à vous subjette
En me taisant.

S'en mes tourments vostre aise pourchassez,
Viennent se joindre aux presens les passez,
Vostre plaisir sans rien plus je souhaite;
Ce seroit bien œuvre beaucoup mieux faite,
Guerir les maux que pource ay amassez
En me taisant.

RONDEAU

Cœur prisonnier, je vous le disois bien,
Qu'en la voyant vous ne seriez plus mien.
Si j'eusse eu lors le sens de vous entendre,
Mais qui eust pu deviner ny attendre
Qu'un si grand mal advinst d'un si grand bien?
Puisqu'ainsi est, bien heureux je vous tien
D'estre arresté si à noble lien,
Pourveu aussi qu'elle vous veuille prendre
Cœur prisonnier.

Mais si vous laisse, aussi ne vous retien,
Et si sçay bien qu'ailleurs n'aymerez rien,
Ainsi mourrez n'ayant à qui vous rendre,

Dont elle et moy serons trop à reprendre :
Mais elle plus, que plus vous estes sien
Cœur prisonnier.

RONDEAU

La nuict passée une dame discrette,
Avant coucher en part assez secrette,
A autres trois demanda par devis,
De quelle taille estoient les meilleurs vitz.
Les gros sont bons, respond une maigrette.
Un long, dit l'autre, ayme trop la retraitte ;
Un vit carré tient la teste plus droitte ;
Je le sçay bien, car je m'en assouviz
La nuict.

La tierce dit : Ne faites point l'estroitte,
Un gros et long fait bien meilleure traitte.
Lors, dit la dame, apres tous vos devis,
Quand la femme aime et a les sens raviz,
Un vit d'amy la contente et bien traitte
La nuict.

RONDEAU DES BARBIERS

Pauvres barbiers, bien estes morfonduz,
De veoir ainsi gentilz hommes tonduz,
Et porter barbes. Or advisez comment
Vous gaignerez, car tout premierement,
Tondre et pigner ce sont cas deffenduz.
De testonner, on n'en parlera plus;
Gardez cizeaux et rasouers emouluz,

Car desormais vous faut vivre autrement,
Pauvres barbiers.

J'en ay pitié, car plus Comtes ne Ducz
Ne pignerez; mais comme gens perduz,
Vous en irez besongner chaudement
En quelque estuve, et là gaillardement
Tondre maujoinct et raser priapus,
Pauvres barbiers.

RONDEAU

En beau papier je sçay tant bien signer,
Si vous plaisoit, monseigneur, me finer
Un cent escuz, par vostre gentillesse,
J'auroys tantost contenté mon hostesse,
Et m'en iroys soubdain apres disner.
Si vous voulez me faire confiner,
Ou bien la paye en un temps designer,
J'en suis content, pourveu que je la dresse
En beau papier.

Ne cuydez pas que vous veuille affiner,
Ou cautemeut vostre argent rapiner,
Si respondant voulez que vous adresse,
Je le veux bien, mais il n'est que promesse,
Qand on la sçayt saigement assigner
En beau papier.

RONDEAU D'UMBRE

Umbre je suis, sans cœur, corps, ne visaige,

Chair sans nerfz, os, volonté, ne couraige,
Telle m'a fait celuy que je poursuis.
Hayr le doy, mais partout je le suys ;
Vivre me fait en mouvant son image.
J'ay tout perdu, veoyr, ouyr et langaige,
Crainte de pis et desir davataige,
Rien ne me sens, et sçay bien que je suis
Umbre.

L'umbre de qui? d'un enfant de vieil aage,
Qui est vainqueur de tout l'humain linage,
Par qui mes sens sont bruslez et seduictz,
Sans moy il n'est, sans luy estre ne puis,
Là où il est je suis à mon dommaige,
Umbre.

RONDEAU, MAL SUR MAL ESTRE SANTÉ

Un mal sur mal (dit-on) n'est pas santé,
D'autant que c'est un renfort de martyre;
J'ose pourtant tout le contraire dire,
Car par le mal, le mal est contenté.
Amour est mal dedans un mal enté,
Et semble à tous qu'amour toujours attire,
Un mal sur mal.

Mais en aymant, quoy que soit presenté,
Ardeur bruslant, sur cela qu'on desire
Ne doit espoir attendant y suffire ;
C'est bien assez, pourtant y est planté
Un mal sur mal.

RONDEAU, SUR CHASCUN SOIT CONTENT DE SES BIENS, QUI N'A SUFFISANCE IL N'A RIEN

D'estre content sans vouloir davantaige,
C'est un thresor qu'on ne peut estimer;
Avoir beaucoup et tousjours plus aymer,
On ne sçauroit trouver pire heritaige.
Un usurier trouve cela sauvaige,
Mais un franc cœur se doit à ce sommer
D'estre content.

Qui veut avoir de richesse bon gaige,
Sans ennuy sa vie consumer,
Pour en vertu se faire renommer,
Tasche tousjours d'avoir cest avantaige
D'estre content.

RONDEAU SUR LA DEVISE DE SALET, VARLET DE CHAMBRE DU ROY

Honneur te guide et te met en hautesse,
Par ton grand sens et ta science acquise,
Ce que tu as retenu pour devise,
Et justement à ce degré t'adresse.
Tu t'es conduit par tres-grande saigesse,
Merveille n'est si doncq en ceste guise
Honneur te guide.

Apollon fait aux siens ceste promesse,
Quand à la suyvre ils ont grand peine prinse;
Tu as prudence en ton escholle apprinse,

C'est ce qui fait que chez prince et princesse
Honneur te guide.

RONDEAU

Pour vostre amour et mon cœur supporter,
Le gris et noir à jamais veux porter,
Combien que noir n'est que dueil et douleur;
Mais le gris est esperante couleur,
Confortatif à tous maux supporter.
Deuil et ennuy m'ont cuydé transporter;
Mais bon espoir qui fait amans trotter,
M'a dit que je n'auray jamais malheur
Pour vostre amour.

S'il est ainsi, il courra bien par aer,
Et je vivray sans me desconforter,
Avecques vous cent ans ou la valeur;
Car le desir que j'ay sans cesse au cœur
Fera soucy et mes maux avorter,
Pour vostre amour.

RONDEAU

En attendant quelque responce avoir,
Par qui je puisse asseurement sçavoir
Si as reçeu ma familiere lettre,
M'est prins plaisir ce rondeau te transmettre,
Te suppliant en gré le recevoir.
Asseure-moy si as fait ton devoir

*

De delivrer ma lettre à ton pouvoir,
A celuy-là que tu cognois permettre
En attendant.

J'ay grand desir, tant toy que luy revoir,
Et nul que toy ne peut à ce pourvoir.
Vueilles toy donc en cela t'entremettre,
Et faire tant qu'il se vueille submettre
A y venir pour ma joye esmouvoir
En attendant.

EPITAPHE

Soubz ce tombeau gist une sepulture,
J'entens un corps, qui fut son monument,
Car il n'avoit d'humaine creature,
Humanité, forme ne mouvement.
Si eust-il bien pourtant l'entendement
De craindre un Roy, et s'il eust sçeu fuyr
Si promptement que sa venue ouyr,
Il n'eust pas fait à la mort sacrifice :
Mais ne pouvant de la fuytte jouyr,
A ses amys il laissa cest office.

DIZAIN
D'UN QUI MEDISOIT D'UN AUTRE EN SON ABSENCE

On a (monsieur) de moy mesdit,
Pour me priver de vostre grace,
Gens qui veulent avoir credit,

En controuvant quelque fallace.
Si suis-je seur quoy que l'on face,
Que ne croyez legierement.
Je sçay qui fait ce parlement,
Un amy m'en a adverty :
Mais fasché n'en suis grandement,
Car je sçay bien qu'il a menty.

DU MAISTRE D'HOSTEL DE MONSIEUR DE BŒSSIEUX QUI DETRACTOIT D'AUTRUY

Maistre d'hostel, c'est la maniere
De s'avancer pour bien flatter ;
D'autruy mesdites en derriere,
Devant, vous n'osez caquetter.
Vous triomphez à inventer
Des propos faulx et deshonnestes.
Pensez (coquardeau) qui vous estes,
Avant que mon arc je desbande;
Pensez d'achepter des cliquettes,
Car vostre face les demande.

DIZAIN

L'homme prudent, vertueux et bien saige
Doit desirer sept lettres de sçavoir;
Celuy qui veut contre droit et usaige
Les biens d'autruy, les cinq voudroit avoir;
Le pauvre aveugle en voudroit quatre veoir;
Le sourd doubteux est tousjours en souffrance,
Requerant Dieu sur trois avoir puissance,
Et s'il luy plaist leur requeste octroyer :

Jugez au vray en vostre conscience
Lequel de tous luy doit plus grand loyer.

AUTRE

Le vin qui trop cher m'est vendu
M'a la force des yeux ravie,
Pour autant il m'est deffendu,
Dont tous les jours m'en croist envie :
Mais puisque luy seul est ma vie,
Maugré les fortunes senestres,
Les yeux ne seront point les maistres
Sur tout le corps, car par raison,
J'ayme myeux perdre les fenestres,
Que perdre toute la maison.

AUTRE

Baiser souvent, n'est-ce pas grand plaisir?
Dites ouy, vous autres amoureux:
Car du baiser vous provient le desir
De mettre en un ce qui estoit en deux.
L'un est tres-bon, mais l'autre vaut trop mieux,
Car de baiser sans avoir jouyssance,
C'est un plaisir de fragile asseurance;
Mais tous les deux alliez d'un accord,
Donnent au cœur si grande esjouyssance,
Que tel plaisir met oubly à la mort.

AUTRE DIZAIN

Les cerfz en rup pour les biches se battent,

Les amoureux pour les dames combattent,
Un mesme fait engendre leurs discordz.
Les cerfz en rup pour les biches mugissent,
Les amoureux pour les dames gemissent ;
Eux et les cerfz feroient de beaux accordz.
Amans sont cerfz à deux piedz sur un corps,
Ceux-cy à quatre, et pour venir aux testes,
Il ne s'en faut que rumyner les corps
Que vous amans ne soyez ainsi bestes.

DIZAIN

Le plus grand mal et le plus dangereux
Que d'une amye on puisse recevoir,
N'est pas refus ny congé rigoureux,
Après qu'on a d'aymer fait son devoir :
Ce n'est aussi estre privé de veoir
Celle qu'on tient chere comme soy-mesme ;
Un mal y a en amour plus extresme
Et qu'on ne peut sans l'essayer comprendre.
Diray-je quel ? C'est quand on est à mesme,
Et toutesfois on est contraint d'attendre.

CONTRE AMOUR

Amour n'est pas un Dieu, c'est un magicien
Qui enchante les cœurs, et les sçait si bien prendre
Soubz couleur de plaisir, et espece de bien,
Que d'eux-mesmes à luy ilz cherchent de se rendre,
Et alors qu'il les tient en lieu de les deffendre,
Il les trompe et deçoit, et fait que la prison
Leur semble liberté, les yvrant de poison

Dont pis que mort s'ensuit; doncques il n'est pas Dieu,
Car un Dieu n'useroit de telle trahyson;
Mais l'esprit aveuglé luy a donné ce lieu.

DIZAIN

J'apperçoy bien qu'amour est de nature estrange
Difficile à cognoistre, et facile à sentir.
Il se veut approcher, quand de luy on s'estrange,
Et quand on s'en approche, il en fait repentir.
Le suyvre maugré moy me fallut consentir,
Mais soubz bonne esperance il me fut rigoreux,
Et lors que je pensois estre le moins heureux,
Entre plusieurs ennuyz je me veis prosperer;
Ayez donc souvenance, ô tristes amoureux,
Qu'il faut craindre tousjours, et tousjours esperer.

CONTRE LES MESDISANS DE L'AMOUR

Qu'en dites-vous, royal filz de Venus,
Sera ainsi mesprisé vostre empire ?
Seront ceux-là prisez et soustenuz,
Qu'on veoit de vous et des vostres mesdire ?
Si vous souffrez que vostre los s'empire,
Vous à qui ciel ou terre ont fait hommaige,
Nostre en sera le mal et le dommaige,
Mais vostre dard et le pouvoir des Dieux
Seront moins crains que celuy d'un ymaige.
Pensez-y donc et desbandez vos yeux.

DIZAIN D'AMOUR

Puis qu'amour est le Dieu qui fait aymer,

Je le requiers si au commencement
M'a esté doux, qu'il ne me soit amer,
Quand il me doit donner contentement.
Qui n'a de luy nul bien, n'a nul tourment,
Mais qui a eu le mieux qu'on peut atteindre,
L'ayant perdu se doit bien de luy plaindre,
Et desirer n'avoir jamais eu bien;
C'est pis que mort quand tel regret faut faindre,
Et en riant dit à tous, je n'ay rien.

DIZAIN

Un bollanger (d'une si gente paste)
En eut la fleur bien blanche et delyée ;
Il la paistrit, il la cuyt, il en taste,
Laisse son sac et sa poche lyée.
Las, mais depuis autre l'a delyée,
Qui ceste fleur si tres-souvent ressasse,
Que je suis seur que la farine y passe.
Dieu gard la fleur, la farine ; mais bren
Pour celuy-là qu'avant qu'elle trespasse
Sera heureux de n'avoir que le bren.

DIZAIN AU ROY

Tousjours le feu cherche à se faire veoir,
Par sa nature estant clair et legier;
Mais quand on veut à le celer pourveoir,
Alors il est en le cachant trop fier ;
Car tout cela qu'on peut edifier
Par luy se rompt quand clause est sa puissance ;

Mesme le Dieu qui tout le monde offense,
N'ose porter son feu qu'à descouvert.
Regardez donc si fort est l'assurance
Qui tient le myen en cœur content couvert.

DIZAIN DE N'OSER DESCOUVRIR SON AFFECTION

Force d'amour me veut souvent contraindre
A declarer mon cœur appertement ;
Mais un refus (pour honte) tant à craindre
M'a tousjours fait un grand empeschement.
Mon mal ainsi nourry couvertement,
Dissimulant l'ennuy tant que je puis,
D'autre costé du Dieu que je poursuys
Le subvenir renforce mon martyre.
Voyez (helas) le tourment où je suis,
Voulant parler, un seul mot ne puis dire.

DIZAIN D'UN JALOUX DE S'AMYE

Si pour changer tant souvent de couleur,
Rougir, paslir par grande frenaisie,
Perdre povoir, le tant triste malheur,
Qui te provient pour estre en jalousie,
Je priseroys la folle fantasie
Qui te tourmente en extresme soucy ;
Mais puis que veoys clairement par cecy
Que ta fin est si tres-mal compartie,
Advise à toy et recognois aussi
Que bien est fol qui ayme sans partie.

D'UN QUI AVOIT REVELÉ SON SECRET

Je m'estois plaint à quelque personnaige
D'un qui ne peut chose qui soit celer,
Et estimoys (voyant son bon visaige)
Que ne voulust pour rien me deceler ;
Mais n'a failly à l'autre reveller
Ce que n'avois dit de luy en absence.
Je vous demande où trouvez asseurance
De se fier en l'autre plus qu'en l'un?
Quand tout est dit, je croy (ma conscience)
Que l'un et l'autre en valeur est tout un.

DIZAIN POUR UN RAMEAU DE PASQUES FLEURIES

Pour satisfaire à la branche promise,
Ce verd rameau vous est deu justement:
Car la verdeur eternelle en luy mise
De voz ans verds, est vray enseignement.
Puis tout ainsi que non facilement
Se peut icy trouver arbre semblable,
Ainsi nul autre est à vous comparable,
Dont quelle grace en moy pourray-je avoir,
Ne mon present pour estre recepvable,
S'il ne vous plaist le bon cœur recevoir.

DE NE DESISTER DE POURSUIVRE SON ENTREPRISE

A sçavoir mon si j'avois entrepris
Avec autruy un mesme cas poursuyvre,

Si (pour cela) devrois estre repris,
Et en laisser mon entreprise à suyvre ;
Et si quelqu'un (pour me fermer le livre)
Me reprochoit que ne fais droictement,
A vostre advis, devrois-je aucunement
Laisser mes fins ? Aux sages m'en rapporte ;
Mais toutesfois on dit communement
Que deux coquins n'ont bien à une porte.

A UN BRAVE QUI MENAÇOIT CHASCUN

Gentil muguet, qui tant avez de bave,
Et un chascun sans propos menacez,
Doresnavant ne faites plus du brave,
Jusques icy en avez fait assez.
Les gens d'esprit sont à bon droit lassez
D'ainsi vous veoir jargonner à outrance ;
Vous prenez pied à vostre grand puissance,
Et rejettez tout ce qui vient devant.
N'y mettez point pourtant vostre fiance :
Petite pluye abat bien un grand vent.

D'UNE QUI CONTENTOIT SES SERVANS DE PAROLLES

Dame, vous avez beau maintien,
Et grand grace en vostre langaige ;
Mais tout cela est peu ou rien,
Si vous ne faites davantaige.
J'accorde bien que c'est un gaige
De pouvoir jouyr quelque jour,
Si n'est-ce pas le parfait tour

Qu'il faut pour achever l'affaire;
Pour avoir le deduit d'amour,
Vaut mieux peut dire et beaucoup faire.

AMOUR EST MAL ASSEURÉ SANS ARGENT

Pres d'un orfevre, un jeune gentilhomme
Entretenoit une bien belle femme.
D'un dyamant la galande le somme;
Le bon seigneur lui respondit : Madame,
Pour le present argent n'ay, sur mon ame,
Mais vous l'aurez, et vous fiez en moy.
Incontinent le recule de soy,
Et luy monstra visaige d'ennemye.
Ha, dis-je lors, quel exemple je veoy,
Qui n'a d'argent, il ne peut faire amye.

DIZAIN D'UN AYANT OUY NOUVELLES DE LA MALADIE DE S'AMYE

Le messagier qui de vous m'est venu,
M'a tant emply de tristesse et douleur,
Que pour le myeux qui me soit advenu,
J'ay veu changer tout mon bien en malheur.
Ha! pasle taint, ha! mortelle couleur,
C'est bien raison que mon dueil vous augmente,
Puis que de pis m'amye se lamente
Et que je sens en moy son mal accroistre:
Bien asseuré que si plus la tourmente
L'on me verra plus que mort apparoistre.

DIZAIN

Un pelerin que les Turcs avoient pris
De ses fortunes à deux dames comptoit:
Entre autres choses comme ilz avoient surpris,
Et des nouvelles merveilleuses comptoit.
L'une des dames qui si piteux compte oyt,
Lui demanda: Mais que font-ilz aux femmes?
Ha, ce dit-il, ces malheureux infames
Leur font cela, tant qu'ilz les font mourir.
Or pleust à Dieu, ce dist l'autre des dames,
Que pour la foy je deusse ainsi perir.

DIZAIN

Monsieur fringuoit sa chambriere
Pendant que madame dormoit.
La garse qui la danse aymoit,
Remuoit bien fort le derriere;
De ce se sentant toute fiere
Luy dit: Monsieur, par vostre foy,
Qui le fait myeux madame ou moy?
Toy, dit-il, ou je sois maudit.
Saint Jehan, dit-elle, je le croy:
Car ainsi chascun le m'a dit.

A MONSIEUR LE CONNESTABLE

Meur en conseil, en armes redoutable,
Montmorency à toute vertu né,

En verité tu es fait Connestable,
Et par merite et par ciel fortuné.
Dieu doint qu'en brief du glaive à toy donné,
Tu fasses tant par prouesse et bon heur,
Que cesluy-là qui en fut le donneur,
Par ton service ait autant de puyssance
Sur tout le monde en triomphe et honneur,
Comme il t'en a donné dessus la France.

DIZAIN

Je n'ose pas (monseigneur) vous presser
Mesme en cela que sans vous ne puis faire;
Mais sçachant bien qu'à vous faut s'adresser,
Doy-je avoir tort, si je me viens retraire,
Pour estre fait l'heritier du libraire?
Je le seray, je le prendz sur ma foy,
Si le voulez; doncques respondez-moi
En beau latin, *fiat ut tu petis*,
Et vous verrez que les livres du Roy,
Avec le temps en feront des petis.

DIZAIN

Monsieur Couillaut voulut un jour entrer
En quelque lieu où la porte estoit close,
Et tant heurta, qu'à l'huys se vint monstrer
Une servante qui ouvrir ne luy ose
Sans le cognoistre et son surnom sçavoir.
Je suis Couillaut, dit-il, qui viens vous veoir,
Mademoyselle. Mais la fille douteuse
De proferer parolle si fascheuse,

Dit seullement : C'est monsieur de cela
De quoy l'on fout, mais je suis si honteuse,
Que dire n'ose son nom tel comme il a.

DIZAIN

Un mary se voulant coucher
Avecques sa femme nouvelle,
S'en vint tout bellement cacher
Un gros maillet à la ruelle.
Or ça, mon amy, ce dit-elle,
Quel maillet vous voy-je empoigner ?
C'est, dit-il, pour myeux vous congner.
Maillet, dit-elle, n'ay oncq eu;
Quand gros Jehan me veut besongner,
Il ne me congne que du cul.

DIZAIN

Anne, l'autre hyer, me jecta de la neige
Que je cuidois froide certainement;
Mais c'estoit feu, l'experience en ay-je,
Car embrasé je fuz soudainement.
Puisque le feu loge secrettement
Dedans la neige, où trouveray-je place
Pour fuyr amour? Anne, ta seule grace
Estaindre peut le feu que je sens bien,
Non point par eaue, ou par neige, ou par glace,
Mais pour sentir un feu tel que le mien.

DIZAIN

Robin mangeoit un quignon de pain bis,
Par un matin tout petit à petit,
Et Marion lors gardant ses brebis ,
Qui ce matin avoit grand appetit,
Luy dit: Robin, donne-m'en un petit,
Et je feray tout ce que tu voudras.
Non, dit Robin, ne lieve ja tes draps :
Mon pain vaut myeux; et ainsi s'en alla,
Et si l'avoit aussi gros que le bras.
Ne deust-on pas mener pendre cela ?

DIZAIN

Un jour Robin vint Margot empoigner,
En luy monstrant l'oustil de son ouvraige,
Et sur le champ la voulut besongner ;
Mais Margot dit : Vous me ferez outraige,
Il est trop gros et long à l'avantaige.
Bien, dit Robin, tout en vostre fendasse
Je ne mettray, et soudain il l'embrasse,
Et la moitié seulement y transporte.
Ha, dit Margot, en faisant la grimace ,
Mettez-y tout, aussi bien suis-je morte.

DIZAIN

Une nonnain tres-belle et en bon point

Se complaignoit d'avoir laissé le monde,
Et je luy diz : Ma seur, il ne faut point
Avoir regret à chose tant immonde.
N'avez-vous pas Jesus-Christ pur et monde
Pour vostre espoux en profession pris,
Au nom duquel sont conjoinctz vos espritz?
Ouy, dit-elle, et ne le veux lascher;
Mais Jesus-Christ est espoux des espritz,
Et je demande un espoux pour la chair.

DIZAIN

En devisant à la belle Cathin,
Mon cœur esmeu le feu d'amour sentit ;
Lors je luy mis la main sur le tetin
Pour luy donner un semblable appetit,
Ce qui l'esmeut encores bien petit;
Mais quand je feiz de ma bourse ouverture,
Je ne veiz oncq plus paisible monture,
Ne plus aysée à se ranger au point.
Ainsi, dit-elle, on me mect en nature
Sans me venir taster mon embonpoint.

DIZAIN

Mars et Venus furent tous deux surpris
Par Vulcanus couchez dedans un lit,
Qui de liens, qu'il forgea, les a pris,
Puis aux haultx dieux va compter leur delict.
Là viennent tous; lors l'un d'eux riant dit :
Mon compaignon, si tu te sens fasché

De ces liens dont tu es attaché,
Je suis content de les porter pour toy.
Que pleust aux dieux que sans estre caché,
J'eusse m'amye ainsi auprès de moy.

DIZAIN

Nostre amytié est seulement
Descousue et non deschirée,
Et suyvra facilement
Si par vous elle est desirée.
Amour qui la flesche a tyrée,
De souder l'arc a pris la cure,
Et n'ayez crainte qu'il ne dure :
Car s'il est vray ce qu'on afferme,
L'acier au droit de la soudure
Est plus fort qu'ailleurs et plus ferme.

DIZAIN

Amour a fait rampenner ses deux aisles
Qui sont trop plus legieres que le vent,
Des cœurs legiers de maintes damoyselles,
Qui dans Paris vont au change souvent.
Si celuy donc qui pense aller devant
Est le dernier, c'est le commun usaige ;
Il en est bien d'un estrange pennaige,
Qui preignent train selon leur nourriture ;
Mais celles-là oublient leur ramaige,
Qui par vertu ont vaincu leur nature.

DIZAIN

Amour voyant ma grande loyauté,
Et le travail que j'ay eu en dormant,
A contre moy cessé sa cruauté,
Et pourchassé mon seul contentement.
C'est de m'amye avoir bien promptement
La jouyssance ainsi que je desire.
O heur plus grand que l'on ne pourroit dire,
Et toi mon cœur qui peuz tant endurer,
Or ne crains plus envie et son empire,
Puisque tel bien est pour jamais durer.

DIZAIN

D'en aymer trois ce m'est force et contrainte :
L'une est à moy trop, pour ne l'aymer point,
Et l'autre m'a donné si vifve attainte,
Que plus la fuy, plus sa grace me point ;
La tierce tient son cœur uny et joint,
Voire attaché de si tres-près au mien,
Que je ne puis que ne me rende sien.
Ainsi Amour m'a mis en ses destroitz,
Et me souzmetz à toutes vouloir bien,
Mais je ne sçay à qui le plus des trois.

REPONSE

Qui se contente d'une en peut avoir plaisir
Et qui plus en desire au repentir en vient,

Car puisque d'une seule on reçoit desplaisir,
De plusieurs certes plus d'ennuy et mal survient,
Quand à un tel amy peu ou moins en souvient.
Une doncq commanda amour en tous endroitz,
Voulant que qui luy sert obeysse à ses droitz,
Sans que vraye amytié soit à plusieurs commune,
Et cognoistra celuy qui en veut aymer trois,
Que les trois perdera s'il ne s'arreste à une.

DIZAIN A QUATRE DAMOYSELLES BLASMANT AUCUN QUI NE LEUR TENOIT COMPAIGNIE

Merencolicq, triste et pensif je suis,
Et sans pouvoir en rien prendre plaisir,
Qu'à fort me plaindre, et pour ce faire suis
Lieu solitaire, où mieux et à loisir
Je favorise au mal et desplaisir,
Duquel regret m'a chascun jour renté,
Pour me veoir loing et de celle absenté,
Qui de ma vie et mort peut disposer,
Dont de vous suyvre je me suis exempté,
Pour mieux mon mal et travail reposer.

DIZAIN

Fortune (las) en tant de lieux me blesse,
Que peu s'en faut que de dueil ne trespasse;
Chascun peut veoir qu'el ne prend fin ne cesse,
Mais de plus fort me tourmente et pourchasse.
Nouvel ennuy qui les autres efface
M'a amené, dont je meurs de douleur :
Car d'une fiebvre travaille fort ma sœur,

Et moy du mal que je luy vois porter;
Mais si enfin ne prend fin et malheur,
Je ne pourray tel ennuy comporter.

HUICTAIN

Bon jour, la dame au bel amy,
Vous estes maintenant contente,
Et si n'ay plaisir ne demy :
Car apres vostre longue attente,
Venu est celuy qui de rente
M'a laissé fascherie et soing.
Dieu doint que nul ne s'en repente,
L'amy se coignoit au besoing.

HUICTAIN

De moins que rien à peu l'on peut venir,
Et puis ce peu n'a si peu de puissance,
Que bien ne fasse à l'assez parvenir
Celuy qui veut aymer la suffisance.
Mais si au trop de malheur il s'avance,
Ne recevant d'assez contentement,
En danger est par sa grande inconstance
De retourner à son commencement.

HUICTAIN

Je ne le croy, et le scay seurement,
Il est certain, et si est increable;
Peut-on avoir chose tant agreable

Sans le sentir et sçavoir seurement?
Certes, nenny, car le contentement
En est tant grand, si doux et amiable,
Que par effet, en songe ou autrement,
Je n'oserois le penser veritable.

POUR LA GUARISON D'UNE DAME BIEN AYMÉE

O heureuse nouvelle, ô desiré rapport
De la santé de qui la maladie
Estoit fin de plus d'une vie.
O favorable sort,
Et plus d'un reconfort,
Et toy et mon ame assouvie.
Qu'attendz-tu plus? As-tu encore envie
D'avoir un plus grand bien là-bas avant la mort?

D'UNE GIROUETTE

Par mon droict nom m'appelle Girouette,
Qui au plus haut de la maison suis mise,
Tournant au vent comme une pirouette,
A tous propos : car telle en est ma guise.
Je donne advis de galerne et de bise,
Du vent d'aval, de midy sans compas,
Tout vient à moy; le vent de la chemise
Souffle trop bas, je ne le cognois pas.

HUICTAIN

Or sus, Amour, puisque tu m'as attaint,

Que n'attaintz-tu celle pour qui j'endure?
Si mon las cœur pleure, souspire et plaint,
Sera le sien entier et sans blesseure?
Faiz-luy sentir ta grand force et pointure,
Et le pouvoir de ton dard vigoureux,
Si nous rendras par esgalle mesure,
Tous deux contens, ou tous deux malheureux.

HUICTAIN

A Menelas et Paris je pardonne,
L'un de sa femme importun demandeur,
L'autre d'amie obstiné deffendeur;
Mais du malheur des Troyens je m'estonne,
Car s'il falloit que pour belle personne,
Leur ville fust quelquefois desmolie,
Perir pour vous, madame belle et bonne,
Leur eust esté plus gloire que folie.

HUICTAIN

Amour craignant de perdre le pouvoir
Que luy donnoit sur moy vostre presence,
M'a fait chercher ce que moins puis vouloir
Par l'ennuy seul d'une si briefve absence.
Vous jugerez cela estre inconstance;
Mais ce n'est rien que desir trop fervent.
Qui de deux maux l'un beaucoup moindre pense,
C'est ne veoir point ce qu'on voit trop souvent.

HUICTAIN

Je ne faiz rien que plaindre et souspirer,
Desirant plus ce que moins puis avoir,
Et sens mon mal chascun jour empirer,
En voyant moins ce que plus je veux veoir.
Veoir semble peu à qui s'en peut pourveoir;
Mais j'ay cogneu par vraye experience,
Que quand on fait en amour son devoir,
Il n'est ennuy que l'ennuy d'une absence.

HUICTAIN

Si je maintiens ma vie seulement
Par ton regard, qu'est-ce que je feray?
Si tu le donne autre part, je mourray,
Et toy bientost apres certainement:
Car lorsque mort finira mon tourment,
Te sentiras sans force et sans valeur,
Puisque vivons l'un par l'autre aisement,
Moy de ton œil, et toy de ma douleur.

HUICTAIN

O ennuy decepvant par douceur,
Qui contentez à vostre volonté,
Plus qu'on ne dit vous estes un trompeur,
Plein de tourment souz umbre de honté.
De vostre nom mon cœur est affronté:

Car doux il est à l'ouïr prononcer;
Mais tout bien dit, et au vray raconté,
Vostre arc n'est rien que dueil à l'enfoncer.

HUICTAIN A S'AMYE

Un doux nenny, avec un doux souzrire,
Est tant honneste, il le vous faut apprendre,
Quand est d'ouy si venez à le dire,
D'avoir trop dit je voudrois vous reprendre,
Non que je sois ennuié d'entreprendre
D'avoir le fruit, dont le desir me point:
Mais je voudrois qu'en me le laissant prendre,
Vous me dissiez: Amy, ne l'aurez point.

HUICTAIN

Puisqu'au meilleu de l'eaue d'un puissant fleuve
Le vert boucquet par feu est consumé,
Pourquoy mon cœur en cendre ne se treuve
Au feu sans eaue que tu m'as allumé?
Le cœur est sec, le feu bien enflammé,
Dont la rigueur, helas! dont tu es pleine,
Le veoir souffrir a tousjours mieux aymé,
Que par la mort mettre fin à sa peine.

LIBERTÉ ET SERVITUDE, PROCEDANTES D'AMOUR

Au monde suis libre et serf tout ensemble,
Serf par le sort, et libre de nature,

Serf suis d'amour, qui tel maistre me semble,
Que le servir est heureuse adventure.
Si l'on me dit que c'est chose trop dure,
Je le veux bien : mais velà où j'en suis,
Que plus le sers, plus ma liberté dure.
Car le servant, liberté je poursuis.

D'UN QUI SE VANTOIT DE LA GRANDEUR ET GROSSEUR DE SON MEMBRE

Tu n'as beauté, bonté ne bonne grace,
Et ne saurois entre gens plaisanter.
D'où prenz-tu donq une si folle audace
De ton service aux dames presenter ?
Tu ne sçaiz rien, sinon de te vanter
Qu'as un gros membre et long outre mesure.
Va-t'en (vilain) au bordeau contenter
L'infaict desir de ton orde luxure.

A YSABEAU

Ysabeau, lundy m'enyoyastes
Un lievre et un propos nouveau :
Car d'en manger vous me priastes,
En me voulant mettre au cerveau
Que par sept jours je serois veau.
Resvez-vous, avez-vous la fiebvre ?
Se cela est vray, Ysabeau,
Vous ne mangeastes jamais lievre.

HUICTAIN

Non sans raison on condamne et accuse

L'Lomme estre ingrat, qui son or cache en terre,
Car ny autruy, ne luy-mesme en use;
Mais est sans fruit comme inutile pierre.
Aussi qui tient grande beauté recluse,
Outre son gré, manifestement erre,
Enclorre on doit ours et lyons nuisans,
Non ces beaux corps à aimer plus duisans.

D'UNE VIEILLE

S'il m'en souvient, vieille au regard hideux,
De quatre dents je vous ay veu mascher;
Mais une toux dehors vous en meit deux,
Une autre toux deux vous en feit cracher.
Or povez bien tousser sans vous fascher:
Car ces deux toux y ont mis si bon ordre,
Que si la terre y veut rien arracher
Non plus que vous n'y trouvera que mordre.

DE MACÉE

Macée me veut faire accroire
Que requise est de mainte gent,
Tant plus vieillit, plus a de gloire,
Et jure comme un vieux sergent.
Qu'on n'embrasse point son corps gent
Pour neant, et dit vray Macée;
Car tousjours elle baille argent,
Quand elle veut estre embrassée.

NON ESTRE INGRAT DES BIENS FAITZ

Il fait grand mal à quelque crediteur,

Quand il ne peut avoir son payement,
Encore plus, quand voit son debiteur
Nyer le prest : car si tant seulement
Le confessoit, seroit allegement
Au crediteur, d'attendre en esperance;
Mais perdre tout luy est un grand tourment.
Qui perd le sien, il perd la patience.

HUICTAIN

Vostre obligé, monsieur, je me confesse
Comme de vous ayant reçeu grand bien;
De vous payer ne vous feray promesse :
Car ne pourrois en trouver le moyen.
Si respondant voulez, je le veux bien;
Mon cœur respond, et se met en ostaige,
C'est mon thresor, d'autres biens je n'ay rien,
Je vous supply le retenir pour gaige.

AUTRE HUICTAIN

Le lendemain des nopces on vint veoir
Si l'espousée estoit point la nuit morte,
Et si l'espoux avoit fait son devoir,
Qui dit qu'ouy, et de ce s'en rapporte
A son espouse, en priant qu'elle en porte
Vray tesmoignaige, et si par amitié
Ne l'avoit fait six fois, de bonne sorte.
Ouy bien, dit-elle, mais j'en feis la moytié.

A CEUX QUI VONT A LA TAVERNE SANS ARGENT

En bonne foy je ne suis point content
Que vous disniez pour une patenostre,
Rien ne payerez, et si bevrez d'autant;
L'avez-vous leu au texte de l'apostre?
Ne laissez point pourtant de passer outre,
N'entrez ceans pour escumer mon pot:
Car j'ay un vœu qui est contraire au vostre,
Nul ny bevra qu'il ne paye l'escot.

HUICTAIN

Colin avoit fait marché avec une,
Qui en jouant avoit paour d'engrossir,
Qu'il ne feroit pour eviter fortune,
Tant seulement que la motte engressir.
Elle qui sent le brouet renverser
Sans qu'en son corps en entrast une goutte,
Luy dit: Colin, il faut recommencer;
Quand je devrois engrossir, Colin, boutte.

A UN PROMETTEUR SANS EFFET

TRIOLET

Que me proffite ta promesse,
Si tu ne me la veux tenir?
Je suis ainsi qu'un chien en lesse,

Que me proffite ta promesse ?
Tu me faiz de grans biens sans cesse,
Pourtant je n'en voys rien venir ;
Que me proffite ta promesse,
Si tu ne me la veux tenir ?

QUATRIN

Si la beauté se perist en peu d'heure,
Faites-m'en part tandis que vous l'avez,
Ou s'elle dure, semble que ne devez
Craindre à donner un bien qui vous demeure.

RESPONCE

Si grand beauté se perist en peu d'heure,
Aussi sera le desir qu'en avez,
Ou s'elle dure, helas ! vous ne devez
L'estimer bien, si le myeux ne demeure.

QUATRIN

Tiens nos deux cœurs par un vouloir uniz,
O Cupido qui tes subjectz contente,
Conforte-les en ceste longue attente,
Ilz sont assez par absence puniz.

QUATRIN

On dit qu'Amour luy-mesme l'aymera :

Car il la touche et craint de la blesser;
S'il en est pris je croy qu'il forcera
Elle d'aymer, ou moy de la laisser.

QUATRIN

Je le disois que l'on m'a estrangé,
Et pour un autre à bien grand tort changé:
Mais j'ayme mieux, taisant mon mal, le croistre,
Sans que la cause on en puisse cognoistre,
Que par mesdire estre du tort vengé.

AUTRE QUATRIN

Ton gentil corps en beauté souveraine
Au temps passé si Paris eust peu veoir,
N'eust estimé de Venus le pouvoir,
Qui luy donna jouyssance d'Helaine.

AUTRE QUATRIN

Ayez pitié du grief mal que j'endure
Pour vous aymer sans me vouloir blasmer,
Amour vous peut comme moy faire aymer,
Et du passé faire payer l'usure.

AUTRE QUATRIN

Tant plus je pense estre pres de mon bien,

Plus j'ay de mal et moins vaut ma priere,
Et plus m'estraint Amour de son lien,
Moins elle est prise, et plus se tyre arrière.

AUTRE QUATRIN

Prestez-moy un de ses yeux bien appris
A faire aymer. Sçavez que je feray?
Incontinent je vous regarderay,
Et vous prendray ainsi que m'avez pris.

AUTRE QUATRIN

Las il m'est force, et ainsi je conclus
De m'en aller qui grand dueil me sera:
Car je suis seur que peu vous restera
D'amys si bons, encores moins de plus.

A UN REPRENEUR

Pour tout reprendre par malice,
Tu nous reproches ton sçavoir.
Regarde bien à ton devoir,
Il n'est si ferré qu'il ne glisse.

AUTRE QUATRIN

De varier n'en est plus mention,

C'est un arrest que les dames ont fait,
Faisant serment que leur affection
Sera cogneüe, en fermeté parfait.

AUTRE QUATRIN

Je l'ay chassée, et un autre l'a prinse,
J'en ay le mal, et il en a le bien ;
Elle n'est mienne et je demeure sien,
Parquoy je diz que j'ay esté sa prinse.

AUTRE DES MESDISANTZ

Les medisantz par leur mechant langaige,
Ont fort tasché de rompre nostre accord :
Mais tant s'en faut qu'ils y mettent discord,
Que nostre amour en croistra d'avantage.

MAROT, DU FAUX BRUIT DE SA MORT

DOUZAIN

Amy Cremau, on t'a fait le rapport
Depuis un peu, que j'estois trespassé,
Je prie à Dieu que le diable m'emport,
S'il en est rien, et se j'y ai pensé.
Quelque ennemy a ce bruit avancé,
Et quelque amy m'a dit que mal te porte.
Ce sont deux pointz de differente sorte,
Si l'un est vray, c'est un bruit bien maussade:
Quant à celuy qui a fait l'ambassade

De mon trespas, crois qu'il ment et qu'il mord,
Et pleust à Dieu que tu fusses malade,
Non plus ne moins que je pense estre mort.

SAINTE MARTHE A MAROT

DIZAIN

Il fut un bruit, ô Marot, qu'estois mort,
Et ce faux bruit un menteur asseura.
L'un d'un costé se plaignoit de la mort,
Faisant regret qui longuement dura,
L'autre, par vers piteux la deplora,
Jectant souspirs de dur gemissement;
Moy de grand dueil, plorant amerement,
Duquel estoit ma triste ame saysie,
Las, dis-je, mort est nostre amy Clement,
Morte doncq est Françoyse poësie.

DE MONSIEUR LE CARDINAL DE TOURNON

L'œil trop hardy, si haut lieu regarda,
Que le parler n'y osa oncq attaindre;
Le cœur vouloit, mais doubte l'engarda
Non demander : mais seulement se plaindre,
Et n'ayant sçeu autant dire que craindre,
Il demeuroit en son piteux tourment :
Lors l'œil sentant cœur et parolle estaindre,
Dit qu'il fera l'office de complaindre,
Puisque du mal fut premier fondement.
Là commença tant de larmes espraindre,
Que l'on cogneut son dueil qui ne peut faindre
Et de là eut de cœur allegement.

DOUZAIN

Une jeune femme espousée
Estoit une foys en devis
Avec une vieille rusée,
Et luy dit : Dame, à vostre advis,
Les hommes sont-ilz si ravis
Quand ilz le font, et ont-ilz bien
Autant que nous d'ayse et de bien ?
Autant que nous, respondit-elle;
La douceur qu'ils sentent est telle,
Que la nostre au prix n'est que vent.
Je m'esbahis donc, dit la belle,
Qu'ilz ne nous le font plus souvent.

SIZAIN

Je vous supply, fortune et variable temps,
Arrestez vos effors : car ce que je pretendz,
N'est subject par oubly, par longueur, ny absence,
Obeir au travail de vostre grand puissance.
Puysque content vouloir fait vivre l'esperit,
Contentez-vous du corps, si par vous il perit.

D'UN USURIER, VIRELAY

Las, ne voys-tu pas
Le perilleux pas
Où te vas fourrer ?
C'est un povre cas,

Pour quelques ducas,
Ainsi t'embourser;
Tu te veois errer,
Et droit t'enferrer,
Mais abusé, tu n'en faiz compte.
Pense à te serrer,
Et te desserrer,
Pour à la fin rendre bon compte.

AUTRES NOUVELLES INVENTIONS FAITES PAR PLUSIEURS POÈTES

DE PAULINE

Pauline est riche et me veut bien
Pour mary, et je n'en veux rien:
Car tant vieille est que j'en ay honte.
S'elle estoit plus vieille du tiers
Je la prendrois plus volontiers,
Car la despeche en seroit prompte.

ENVOY DE SAINT GELAIS AU SEIGNEUR DES ESSARS

La liberté, cher amy Des Essars,
Par le dehors ne se doit demander.
Eust-on vaincu tous les douze Cesars,
Cela ne peut l'homme recommander,
Si à soy-meme il ne sçayt commander,
Et qui le fait et franc et plus que roy:
Mais le commun n'entend point ceste loy,
Car chacun vise aux biens et aux grans sommes,
Si est-ce plus d'estre maistre de soy
Que commander au demourant des hommes.

Pourroit le temps par longueur ou puissance
Dedans le cœur engendrer oubliance,
Ou tant soit peu l'amour diminuer
En luy monstrant par trop vifve apparance,
Quasi si peu ou point de souvenance,
Qu'en ce propos ne doit continuer?
Helas, ouy : mais vraye amour qui pense,
Serment de foy, et de ferme asseurance,
De son propos jamais ne remuer,
Chasse rapport et legiere creance,
Et si deffais d'esperance esperance,
Faisant la paour en seureté muer,
Tant que l'esprit qui tend à tenuer
Ils ont voulu le rang des plus contempts
En triomphant d'apparence et de temps.

FIN DU RECUEIL DE POÉSIE
FRANÇOYSE

APPENDICE

Pièces qui se trouvent dans la première édition du *Recueil de vraye Poesie françoyse*, et qui ont été supprimées dans la seconde.

DIZAIN

Quand on remonstre aux lascifz amoureux
Le mal qu'ilz font de vivre en leur ordure :
Tu n'es pas tant (respondent-ilz) heureux
D'avoir accez à telle creature.
Puis qui leur dit : Cela tousjours ne dure,
Et si pensez ores ce vous estre heur,
A l'advenir vous sera grand malheur.
Mais aucun d'eulx il n'y a qui conçoipve
Plaisir mondain couvrir soubz soy douleur.
Le Fol aussi ne croit tant qu'il reçoipve.

HUICTAIN CONTRE AMOUR

Comme peult-on en asseurance aller,
Le guide estant bandé en ses deux yeulx?
Or l'est Amour : parquoy me fault parler
Qu'il meine bien en chemin spatieux.
Et fol est l'homme, aveugle ou chassieux,
Lequel le suyt, quand l'estroict il doibt prendre,
Yra l'on bien apres ce vicieux,
Qui ne peult veoir ou soy mesme se rendre ?

DE LA NOUVELLE FAÇON DE PORTER BAGUES AUX AUREILLES

Ne tenez point, estrangers, à merveille,
Qu'en nostre court maintenant chascun porte
Bague ou anneau en l'une ou l'autre aureille:
Car de vieil faict vient ceste neufve sorte.
Voyant jadis Hercules nostre forte
Et ample Gaule, invincible par main,
La sceut gaigner par son langaige humain,
Dont il acquit le bruit d'avoir mené
Ce peuple grand par l'aureille enchesné.
Mais nous devons au Roy plus grandz lounnges,
Car le ciel seul l'a à vaincre ordonné,
Les siens par langue, et par main les estranges.

ENVOY A UNE DAMOYSELLE QUI AVOIT OSTÉ UN POURTRAICT

Renvoyez-moy le tableau que sçavez
Par ce porteur, ou moins si vous l'avez,
Ou faites tant que le puissiez retraire.
Car à present j'en ay bien fort affaire
Pour le repaindre et faire retrasser
Avant qu'il soit achevé d'effacer.
Non qu'un pourtraict ne vous deust faire envie,
Quand vous avez le personnaige en vie,
De qui povez mieulx finer et jouyr,
Que d'un tableau qui ne peult rien ouyr.
Lequel pourtraict, s'il ne revient à moy,
Et que pour luy vous rompiez vostre foy:
Croyez aussi qu'au lieu du personnaige,
Vous demeura seulement une ymaige.

RECEPTE

Recepte pour un flux de bourse :
Couchez-vous avant qu'il soit nuict,
Dormez tousjours, et pourquoy ? pource :
Car en dormant rien ne vous nuyct.
Mais si vous aymez le deduict,
D'habiter la belle au corps gent,
Par nostre dame il faut argent.

LE TROPHÉE D'AMOUR

Amour a fait son trophée eriger,
Marque et tesmoing de ses faictz et victoire,
Cil en qui est l'univers diriger
Et les humains defaillantz corriger,
Y a laissé sa foudre en nue noire.
Là sont pendans pour enseigne et memoire,
Divers escuz de Mars qui prend à gloire
Le sang espendre et regnes affliger,
Neptune y veoit son trident arrenger
Et Hercules sa masse meritoire,
Phœbus son arc et sa trousse d'yvoire,
Bacchus ses dardz et instrumens à boire,
Y a rendus et souffert rediger.
O foi mortel, caduc et transitoire,
Voyant les deux servir de telle histoire,
Vouldrois-tu bien imaginer ou croire
Qu'eusses pouvoir d'eschapper ce danger ?

Donner vous veulx certaine cognoissance
Du larronneau aveugle et dangereux,
Quand vous verrez partout trotter les yeulx,
Rire et pleurer outre l'accoustumance,

Quand vous verrez soupirs en habondance
Taire souvent ou parler vouldra mieulx,
Quand vous verrez faillir en patience,
Par un penser, puis triste, puis joyeux,
Quand vous verrez passe-temps curieux
Estre cherché d'un qui triste se pense,
Quand vous verrez habits noirs ennuyeux
Estre portez d'un qui ayme la dance,
Quand vous verrez voire sans repentance
Pour mieux mentir jurer cent mille dieux,
Quand vous verrez honneur et conscience
Fuyr bien loing avecques la raison,
Vous devez lors juger par apparence
Que le larron est dedans la maison.

UNZAIN

* *Si deux tesmoings contre un seul on doit croire,*
Il est donc vray ce que plus je desire;
Car j'apperçoy chose claire et notoire
Dans vos deux yeulx, quoy que me vueillez dire :
Mais le parler pour croistre mon martyre,
Veult dementir voz veritables yeulx
En m'asseurant que rien dessoubz les cieulx,
Tant soit parfait, ne fait qu'Amour vous touche
Jusques au cœur. Madame, dites mieulx,
Ou vos deux yeulx par regard gratieux
Contrediront vostre cruelle bouche.

UNZAIN

* *Le ciel voyant que je suis contraint faindre*
Une douleur qui est plus qu'importable
Devant vos yeulx, mon dueil a voulu paindre
Prenant pour moy sa face lamentable.
Croyez-le donc, car il est veritable,
Et comme en luy voyez grand violence,

De pluye et ventz trop plus grande abondance,
D'aspres souspirs et de larmes mortelles,
Me font mourir oyant en souvenance
A tout le moins quand durant mon absence,
Au ciel lirez mes piteuses nouvelles.

DIZAIN

* *Triste œil menteur qui pour me decepvoir,*
M'avez de luy fait un maulvais rapport,
En m'asseurant seulement par le veoir
Leal et seur, helas! vous avez tort :
Car vous estes cause de dure mort,
Veu que par vous j'en ai prins accointance,
Et mis ma foy, mais je voy sans doubtance
Qu'il n'a usé que d'un amour fardé.
Pleurez, mon œil, autant par penitence
Que vous l'avez par amour regardé.

DIZAIN

* *Sans vous ouyr j'entendz bien que vous dites*
Ou pour le moins que vous mesme pensez,
Que vos bienfaits surmontent mes merites,
Et que mes maulx sont trop recompensez.
Las, entendez, madame, et congnoissez
Que vous povez mes maulx compter par ans,
Et moy vos biens seulement par momens.
Ne comptez fors les maulx et me laissez
Compter les biens quand il en sera temps;
Je diray lors : Madame, c'est assez.

DIZAIN

* *Puisque l'on voit (ô François) nostre Roy*
La teste nue, en la main une torche,

Humilié pour l'honneur de la foy,
Où est le cœur, fust-il plus dur que roche,
L'homme tant plein de blasme et de reproche,
Qui ne voulsist comme luy qui est maistre,
Celuy qu'il tient pour seigneur recognoistre
Et adorer l'hostie salutaire ?
O nous heureux aultant qu'on le peut estre,
D'avoir un Roy qui nous monstre à bien faire.

RECUEIL DE PLUSIEURS

PETITES POESIES JOYEUSES

POUR RECREER LE LISANT [1]

1580

LA DOCTRINE DU BON PERE DE FAMILLE

Personne à ma table ne vienne
Que de cinq poinctz ne luy souvienne :
Premier, ne dy mot des absens,
Et ne reproche les presens :
Garde toy de vilain langage,
Des biens de Dieu ne fay outrage :
Et te commande en motz expres
Louer Dieu devant et après.

LA DOCTRINE DU BON PERE A SON ENFANT

Si tu as maistre, sers le bien,
Dy bien de luy, garde le sien :

(1) L'exemplaire de *Poesie facecieuse* conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal (9309, B. L.) contient en tête ce curieux opuscule de 4 feuillets seulement, et dont aucun autre exemplaire n'est connu.

Son secret cele, quoy qu'il face.
Et humble soit devant sa face.

DE NE TROP REQUERIR SES AMYS

Qui veult garder son cœur de pleurs,
Et de desirs insatiables,
User ne doibt comme de fleurs
De ses amys bons et louables :
Les fleurs nous sont fort agreables
Tant que leurs teins sont frais et beaux :
Mais vieux amys non variables
Sont plus certains que les nouveaux.

REGIME DE SANTÉ

En contemplant un chauld charbon,
Facilement on peult entendre
Que le mestier n'est pas trop bon,
Qui faict à l'ouvrier tost fin prendre :
Sa fosse il faict pour y descendre
Qui trop souvent fond son estain,
Comme le charbon faict la cendre
Dont bien souvent il est estaint.

DE NE SE LAISSER DOMINER A SA FEMME

Ne souffre à ta femme pour rien
Mettre son pied dessus le tien :
Le lendemain la faulse beste
Le voudroit mettre sur ta teste.

DE LA FALSITÉ D'AMOUR

DEMANDE

De quoy se chauffe Amour ?

Amour faict feu de tremble et de serment,
Qui couleur rouge en palle font changer :
Car de tant plus que l'on ayme ardemment,
Plus on frissonne es glaçons de danger.
Quant au second, Amour sçait vendanger
Jusqu'au serment durant le doux martyre;
Il n'est substance, il n'est bien qu'il n'attire :
Et eussiez-vous d'escux une montjoye,
Et vert et sec, tout y va, tout y tire
Au feu d'Amour qu'on nomme courte joye.

EPITAPHE DE MAHUMET

Cy gist des Arabes le Prince,
De toutes erreurs inventeur,
Seducteur de mainte province,
Le faux Prophete et grand menteur,
Des diables grand invocateur,
Mahumet qui la loy a mise
Pleine d'erreurs et gaillardise
Contre la foy et loy de Dieu;
L'an six cent trente, dont l'Eglise
A esté troublée en maint lieu.

MEPRIS DE SERVITUDE

J'ayme mieux estre franc berger
Vestu de toile, et peu manger

Avec ma douce amye Heleine,
Que porter drap de fine laine,
Et de vivre en autruy danger.
Si j'ay quelque courroux leger,
Estre guery pour abreger,
De la douceur de son aleine
J'ayme mieux.

Si n'ay un seul os à ronger,
Rapporteurs ne crains, ne danger,
Ne male bouche la vilaine,
Ne le loup qui mon parc aleine,
Puis que mon chien m'en peult venger,
J'ayme mieux.

DIFFERENCE DE PAUVRETÉ A RICHESSE

RONDEAU

Quand on est en auctorité,
On feint d'estre en debilité :
On plaint le bras, on plaint la coste,
La teste deult, on a la goutte,
Soubz couverte prospérité.
Si on est en adversité,
On ne se plaint par gravité,
On court, on regarde, on escoute,
Quand on est, etc.

Sain et dru en mendicité,
Contemplant par subtilité
Compiller quelque banqueroute,
L'un a trop de bien somme toute,
Et l'autre en a nécessité
Quand on est, etc.

D'UNE DAME QUI SE COMPLAINT A ECHO DE LA PERTE DE SON AMY

Une Dame de deuil attainte
Par mort d'amy hors de credit,
A Echo faisoit sa complainte,
En un bois ce propos luy dit :

Que de griefs maux soubs couverte ruyne
Fortz a gouster, plus qu'amere aluyne,
La mort d'un seul à un moment m'assemble.
Echo, pour Dieu, responds ce qu'il t'en semble
Le peuple est-il de mon mal resjouy?

ECHO Ouy.

Ha! quel propos j'ay en ce bois ouy!
Je n'ay donc plus en son endroit renom.

ECHO Non.

Qu'est-il besoing que je face, sinon
Prendre congé de tout contentement?
Car de chercher aucun esbattement,
Que trouverois-je en la cour souveraine?

ECHO Haine.

Haine seroit donc de l'antique Royne;
Car je tiens l'autre à mon credit appoint.

ECHO Point.

Mieux pour moy fust ne l'avoir onques veu,
Et que ny moy, ny les miens n'eust pourveu,
Puis que pour mort sans credit me voyla.

ECHO Voyla.

Voyla comment, n'en ay-je que cela?
Pour fin d'avoir, faut-il point qu'on y pense?

ECHO On y pense.

Je l'entens bien, mais quelle recompense
De se ruer si soudain pour mes bagues?
Si j'eux plaisir en faveur ou en bragues,
Il le vouloit, cela le faisoit vivre;
Que maudit soit qui onc le me fist suivre,
Puis que sa mort ne rent à l'examen

ECHO Amen.

Parle tout haut, Echo, sans touchement,
Tu sçais trop bien le danger où je suis;
D'autre que toy en conseil je ne suis.
Aux miens et moy nous peut-il grand effort?

ECHO Fort.

Ah! Dieu du Ciel, quel pauvre reconfort
S'il nous falloit de noz faits rendre conte;
Gens n'eurent onc une pareille honte :
Je n'ay en court amy pour ce ne dame.

ECHO Ame.

Mon mal est sçeu, mon peché tant inique
Est descouvert, ma meschante avarice
Se voit à l'œil, et ma fraude et malice,
Que reste-il plus à chose si patente?

ECHO Attente.

On me fera (si j'attens) mal contente,
Je le sçais bien, pour le moins je m'en doubte.

CONCLUSION

Amys, voyez que le grand plaisir couste.
Sur mon malheur prenez cet exemplaire,
Que tout n'est pas aux grans Princes complaire,
Car autant sont que les autres mortels;
Et s'ils sont grans, c'est Dieu qui les fait tels;
Mais d'entour eux celuy est le plus sage
Qui de leur bien ne fait propre heritage.

FIN